

La transparence et la liberté d'expression sont à l'ordre du jour



Gönenç Gürkaynak



Daron Acemoğlu

(lire la suite page 7)

La caricature durant la Première Guerre mondiale



(lire la suite page 8)

Sainte-Sophie, palimpseste des religions ?

La sacralité du lieu est dans le nom même. *Sophia* en latin, mot lui-même hérité de l'ancien grec, et qui signifie "sagesse", a été choisi pour nommer cette église érigée il y a 1500 ans en l'honneur de la sagesse divine incarnée par Jésus-Christ.

(lire la suite page 11)



Aujourd'hui la Turquie

Bienvenue à l'année 2015 !



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Restaurant Hünkar, rencontre avec le chef Feridun Ügümü



(lire la suite page 9)

8 TL - 3,50 euros

www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 118, Janvier 2015

« Il y a un grand talent en Turquie »

Ouverte il y a moins de deux ans à Istanbul, la salle de spectacle Zorlu Center (Zorlu Center PSM) fait déjà beaucoup parler d'elle et voit les choses en grand. Nous sommes allés à la rencontre du New-Yorkais Ray Cullom, son directeur exécutif, pour en apprendre plus sur les spécificités et ambitions de l'enceinte.



Ray Cullom

Zorlu Center PSM est relativement neuf dans le paysage culturel turc, comment s'est déroulée votre première saison ? Le public a-t-il répondu présent de la manière prévue ?

Non, rien ne s'est passé de la façon que nous espérions. (Rires.) Beaucoup de plans tombent à l'eau au moment où vous les mettez en œuvre. Mais même si ce n'était pas comme nous l'avions prévu, ça a malgré tout très bien marché. On a considéré notre première année de programmation comme une année test pour sonder les envies du public stambouliote. Nous avons essayé beaucoup de choses et attendu les retours. Nous avons constaté que les gens voulaient voir des choses qui mettaient en valeur la qualité et la taille de cette salle. Quand les gens viennent ici c'est déjà une expérience en soi. Ils veulent y voir des performances qui n'existent pas ailleurs en Turquie. Voilà pourquoi nous nous concentrons sur des spectacles de grande envergure et de premier plan comme ceux de Broadway.

(lire la suite page 3)

741^{ème} Şeb-i Arûs : Silence, ça tourne



Comme chaque année depuis maintenant plus de sept siècles, on célébrait le mercredi 17 décembre dernier la cérémonie très suivie du Şeb-i Arûs. Cette formule, qui emprunte tant au perse (*şeb* : nuit) qu'à l'arabe (*arûs* : mariage), fait référence à « la nuit du mariage » - en réalité la nuit de mort - de Celalettin Rumi dit Mevlâna, un mystique persan du XIII^e siècle qui aura laissé une empreinte immense sur le soufisme, fondant au passage l'ordre des Mevlevîs, plus connus en Occident sous le nom des derviches tourneurs. Dans une poésie toute soufie, la mort est ici vécue comme une fête, celle de la réunion de Mevlâna avec son aimé : Dieu. Invitée par BYEGM, le service presse et information du cabinet du Premier ministre, notre équipe était sur place. Impressions.



Ahmet Özhan



Recep Tayyip Erdoğan



Mehmet Görmez

Nous nous sommes rendus dans un Palais des congrès de Konya plein à craquer pour suivre de près cette 741^{ème} cérémonie. C'est en effet dans cette ville, alors capitale du sultanat seldjoukide de Roum que Mevlâna - dont la famille avait fui l'arrivée des Mongols à l'Est - va passer la majeure partie de sa vie, jusqu'à son dernier souffle. Sécurité oblige, l'entrée dans l'enceinte et l'accès aux places s'apparente à un véritable parcours du combattant à vous faire tourner en bourrique. Tout empêchement de tourner en rond ne saurait être le bienvenu

puisque des figures de la plus haute importance étaient présentes ce soir là, à l'image du Premier ministre Ahmet Davutoğlu - d'ailleurs natif de la région - et du président de la République Recep Tayyip Erdoğan. Arrivés le jour même en train, les deux hommes ont inauguré au passage la toute nouvelle ligne à grande vitesse Istanbul-Konya. Des présences importantes donc, mais rien de très original toutefois. La cérémonie se déroule systématiquement en la présence du chef de l'Etat depuis les années 50.

(lire la suite page 5)



Dr. Hüseyin Latif

Directeur de la publication

Quand le tram s'arrêta...

C'était l'un des derniers jours de 2014. J'étais à Kadıköy, dans le tramway nostalgique de Moda. Un moment durant lequel je ne pouvais pas croire que cette année allait bientôt toucher à sa fin. Il faisait clair, le ciel était peu nuageux. Sur l'un de mes côtés, la mer s'écrasait par vagues sur la rive. Les bruits des moteurs, les valse harmonieuses des bateaux qui passent. Derrière, le quartier de Sultanahmet et l'*Ayasofya*... Mais aussi ces pieux de béton qui défigurent le paysage. Au moment où le tram s'arrêta, j'étais coincé dans le trafic de mes pensées.

(lire la suite page 5)

Retour sur...

L'immigration, bouc émissaire d'une Europe en crise, l'édito de Mireille Sadège, p. 2

L'Institut Goethe : promoteur de la coopération interculturelle germanoturque, Julie Delaporte, p. 8

« Le dernier seigneur des Balkans », une tribune de Nami Baser, p. 4





Derya Adıgüzel

derya.adiguzel@gmail.com
twitter.com/mderyaadiguzel

Les contrastes

La couleur et la richesse de la vie sont basées sur l'ensemble des contrastes. Ceux-ci nous permettent de ressentir l'existence d'une manière plus profonde. Les artistes par exemple accordent une grande importance aux contrastes dans leurs conceptions. En toute bonne œuvre il existe un contraste soigneusement codé et très bien équilibré. Les meilleurs artistes les placent si habilement que vous verrez dans leurs œuvres les spectacles qu'ils veulent vous montrer. Les contrastes, les objets contrastes et les concepts stimulent la perception du cerveau. Ils rendent significative et plus perceptible la chose affichée.

Au lieu de les cataloguer, nous qui possédons et jugeons tout, il vaut mieux en distinguer la richesse. Lorsque nous plongeons profondément au cœur des événements et lorsque nous les examinons, nous constatons un goût distinct, une beauté différente dans tout ce qui s'oppose. Ils ont chacun des richesses différentes. L'ensemble des diversités qui existent dans ces contrastes confère à nos vies leur richesse.

Positivité et négativité sont l'inverse l'une de l'autre. Sur une batterie figurent à la fois une borne négative et positive. Si nous jugeons le positif comme bon et le négatif comme mauvais et laissons de fait le négatif de côté, nous ne pouvons pas profiter de l'énergie qui va naître de la combinaison de ces deux contraires, tandis qu'une somme de puissance, d'énergie et de lumière est répartie autour de la combinaison des extrémités opposées. Lorsque nous ne remarquons pas, ne ressentons pas et ne comprenons pas les contrastes, il n'est plus possible de nous sentir puissant et de comprendre l'existence. Celui qui ne connaît pas la douleur ne peut parvenir à la beauté de la joie. Celui qui ne voit pas la guerre ne peut pas saisir la noblesse de la paix. Celui qui ne reconnaît pas la pauvreté ne peut être heureux avec sa fortune. Il ne faut jamais stigmatiser nos sentiments, nos idées, nos désirs comme bons ou mauvais car ils ne sont ni bons ni mauvais, ils nous appartiennent tous. Il faut les distinguer et les expérimenter.

Commun à tout l'univers, notre corps est lui aussi un petit univers : il est une communauté de contrastes. Nous portons en notre nature à la fois les qualités de l'enfant et de l'adulte. Nous possédons à la fois les caractères contraires combattant-pacifiste, lâche-courageux ou encore immature-mature. Mon professeur d'école primaire nous avait distribué un dictionnaire des mots contraires en nous expliquant que nous ne pourrions saisir les significations exactes des mots sans connaître leur contraire.

Les contrastes représentent des richesses dans la vie sociale et professionnelle, dans la bureaucratie, dans la diplomatie et en particulier dans les relations humaines. Au lieu de se débattre pour faire un choix entre les contrastes, il est toujours logique de saisir la joie de vivre dans la richesse de ces derniers.

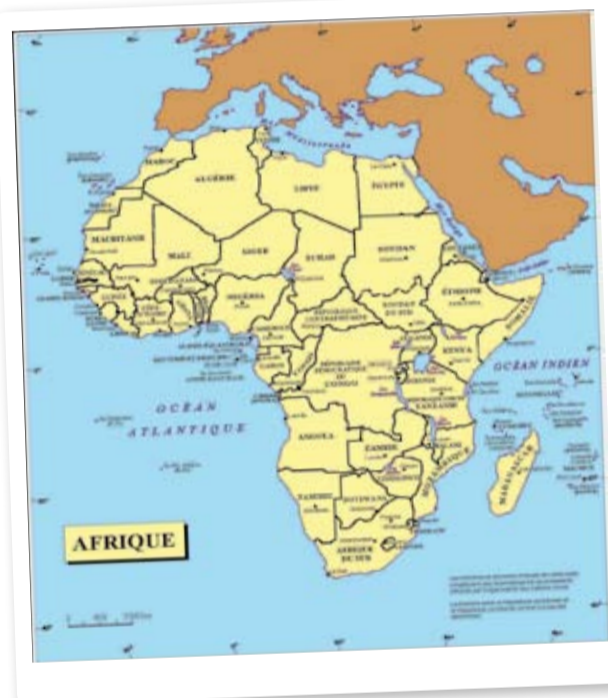


Eren Paykal

L'ouverture africaine

Ces derniers mois, l'Afrique a été le théâtre de plusieurs visites de haut niveau de la République de Turquie. Le couronnement de ce processus a sans nul doute été le deuxième *Sommet Turquie-Afrique* qui s'est déroulé entre les 19 et 21 novembre derniers à Malabo, capitale de la Guinée équatoriale, avec la participation du président de la République M. Recep Tayyip Erdoğan. Après le Sommet, un plan d'action conjoint pour la période 2015-2019 a été adopté pour renforcer encore davantage les relations turco-africaines, en approfondissant et enrichissant notamment la coopération économique et commerciale.

Si l'on veut rappeler grosso modo cette nouvelle politique africaine de la Turquie, l'on devra se pencher sur le début des années 2000, avec la préparation en 2003 d'une stratégie de déve-



loppement des relations économiques avec les pays africains par le sous-secrétariat d'État au Commerce extérieur. Le Gouvernement turc avait par la suite déclaré 2005 comme « l'Année de l'Afrique ». La même année, la Turquie obtenait le statut d'observateur à l'Union africaine. Le *Sommet de la Coopération turco-africaine*, réalisé en 2008 à Istanbul avec la participation

de 49 pays africains pourra être considéré comme la concrétisation de cette volonté des deux côtés. La Turquie a augmenté le nombre de ses représentations diplomatiques en Afrique, possédant à ce jour 39 ambassades sur le continent africain, une trentaine étant en Afrique sub-saharienne. L'Afrique, elle, est présente en Turquie avec 32 ambassades.

D'autre part, les vols de la Turkish Airlines ont commencé à desservir Mogadiscio, Kigali, Abidjan, Kinshasa, Djibouti, Nouakchott, Mombasa, Niamey, Ouagadougou, Libreville et Ndjaména en Afrique sub-saharienne, ce qui porte le nombre total des destinations africaines actuelles de la compagnie à 40. Quant aux échanges commerciaux entre la Turquie et l'Afrique, ils ont atteint 23,4 milliards de dollars en 2013

et 7,5 milliards de dollars avec l'Afrique subsaharienne, décuplés en 13 années. L'objectif reste 50 milliards de USD pour l'année 2018. Les investissements directs de la Turquie en Afrique s'élèvent eux à environ 6 milliards de dollars. Néanmoins, c'est le secteur turc de la construction, avec des projets de l'ordre de 39 milliards de dollars, qui constitue l'un des moteurs du partenariat économique avec l'Afrique. Ce chiffre correspond en fait au 21 % du volume total de ce secteur dans ses activités internationales.

Juste avant la Guinée équatoriale, le président de la République de Turquie M. Recep Tayyip Erdoğan, accompagné d'une très forte délégation composée des plus influents hommes, était en Algérie pour une visite officielle, donnant lieu en même temps à l'organisation d'un forum d'affaires turco-algérien.

Je souhaite à tous les amis d'*Aujourd'hui la Turquie* une nouvelle année 2015 heureuse et resplendissante.



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

L'immigration, bouc émissaire d'une Europe en crise

La misère et la violence dans certaines régions comme en Afrique et au Moyen-Orient poussent les gens à fuir, leur désespoir est tel qu'ils acceptent tous les risques même la perte de leur vie. L'Europe est ainsi confrontée à un problème d'immigration, notamment clandestine, souvent considéré comme un fléau.

L'Europe est plongée depuis 2008 dans une crise économique qui n'en finit pas et le nombre de personnes sans-emploi ne cesse d'augmenter. La crise à l'origine des millions de chômeurs ainsi que des nombreuses politiques d'austérité adoptées un peu partout en Europe a contribué à un revirement de l'opinion sur la question de l'immigration. Les immigrés sont alors accusés de prendre les emplois des nationaux, de profiter injustement des aides sociales et enfin de modifier la physionomie des villes européennes. Cette situation profite largement aux mouvements populistes et à l'extrême droite qui l'exploitent à fond et obtiennent à chaque scrutin des scores de vote de plus en plus élevés, au point que plus personne ne doute désormais de la présence du Front national au second tour des élections présidentielles de 2017 en France.

Les dirigeants européens déplorent les causes de l'immigration mais la grande majorité d'entre eux ne veut accueillir des immigrés de crainte de déplaire à leurs électeurs attirés par les discours des partis xénophobes. Et cette situation va à l'encontre de l'adoption d'une politique européenne adaptée et efficace dans ce domaine.

Faut-il rappeler qu'il y a un siècle, l'Europe a vécu une émigration massive bien plus importante que le mouvement d'immigration qu'elle connaît à l'heure actuelle ? En effet, de 1824 à 1924, 52 millions d'Européens ont émigré vers les États-Unis, soit environ 500 000 par an. Aujourd'hui nous sommes très loin de ce chiffre. Les Irlandais fuyaient la famine au XIX^e tout comme les Allemands quittaient leur pays à cause de la pauvreté et le chômage dès le XIX^e ainsi qu'au début du XX^e siècle. Le Lampedusa de l'époque était Ellis Island. Au regard de la conjoncture internationale (l'état des conflits actuels), la vague de l'immigration vers l'Europe n'est pas prête de s'arrêter et sera le nouveau défi de l'UE pour les années à venir.

Pour faire face à l'inquiétude des Européens au sujet de ce phénomène, les dirigeants doivent sortir des mensonges et des idées reçues répandues par les mouvements populistes et oser dire la réalité. D'abord compte tenu du vieillissement de l'Europe, l'immigration est nécessaire pour le développement de son économie, fermer les portes n'est pas une solution au chômage. Ensuite, l'immigration crée plus qu'elle ne ponctionne sur les économies européennes et, de nos jours, elle est plus d'origine européenne qu'africaine. Enfin, l'immigration ne doit pas être le bouc émissaire d'une Europe en crise économique et existentielle.

Restaurant et Hôtel, en plein cœur
de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455



Zorlu Center PSM, un centre des arts du spectacle qui a l'ambition de produire des artistes de qualité

(Suite de la page 1)



Quels ont été les temps forts de la première saison et quels sont les gros rendez-vous de celle en cours ?

Il y a eu la comédie musicale *Cats* bien sûr qui a été un gros succès. *Notre Dame de Paris* également qui a bien marché. On a découvert qu'on avait un public très jeune qui voulait assister à une sorte de crossover musical, à mi-chemin entre le classique et la pop. On a eu du succès avec ça. On a reçu des grands noms comme José Carreras et certains artistes turcs très familiers du public ici. Ces artistes ont été ravis de découvrir une nouvelle salle pour se produire. Fazıl Say a enregistré un album ici et a dit que nous avons les meilleurs pianos d'Europe ! Quant à la saison en cours, nous comptons sur *Le Fantôme de l'Opéra* ainsi que Hugh Jackman, mais aussi sur des spectacles qui commencent en ce moment comme *Blam!*, un chef-d'œuvre novateur et intelligent.

A propos de Broadway justement, importer pour la première fois en Turquie ces spectacles a-t-il été un pari ?

Oui bien sûr. C'était très risqué parce qu'ils sont très chers et difficiles à mettre en place. Vous savez, pour ramener ici un spectacle comme le *Fantôme de l'Opéra*, il a fallu presque deux ans. Et quand ils viennent, le voyage lui-même est compliqué avec les 29 camions qui doivent venir par bateau, etc. Ça prend ensuite deux semaines pour monter tout le décor. Pendant ces deux semaines nous ne pouvons rien faire d'autre avec la scène, c'est donc aussi un risque en matière de temps. Heureusement, les retours que nous avons eu la première année avec *Cats* nous ont fait comprendre qu'il fallait prendre ces risques. Nous avons maintenant *La Belle et la Bête*.

Visez-vous à l'avenir un public non-turc ?

Et bien oui et non. Nous nous concentrons sur Istanbul et sur la Turquie mais dans le cas de Hugh Jackman par exemple, dont la seule autre ville dans laquelle il s'est produit en tant que chanteur est New-York, nous anticipons les arrivées de personnes d'autres pays européens. D'ailleurs peu savent qu'il a débuté comme chanteur et danseur avant d'être l'acteur que nous connaissons. Nous avons un grand nombre de spectacles donc nous allons essayer de viser au delà d'Istanbul, dans des pays comme la Bulgarie et l'Ukraine par exemple. C'est notre mission.

Concernant les infrastructures, pouvez-vous en dire un peu plus sur votre plus grande scène ?

C'est l'une des choses les plus gratifiantes pour moi parce qu'Istanbul n'avait pas de telle salle de spectacle auparavant. A chaque fois que nous contactons des artistes pour leurs shows ils disent : « il n'y pas de salle à Istanbul » ou « En Turquie ils n'ont pas la place pour nous contenir »

à quoi nous leur répondons : « Venez donc et vérifiez ! ». Et ils prennent l'avion, arrivent, ouvrent les portes, jettent un œil et disent : « Ok ! ». Il s'avère que leurs productions trouvent parfaitement leur place ici, facilement même. C'est donc gratifiant et je pense que le staff turc qui travaille pour nous est également très fier d'un endroit comme celui-ci avec ses capacités techniques en matière de capacité, de son, d'éclairage, etc.

Essayez-vous d'être un exemple pour le reste de la scène culturelle en Turquie et dans la région ?

J'essaie simplement de venir au travail tous les jours et d'arriver au bout de la journée. (Rires.) Plus sérieusement je pense que nous pouvons être une grande scène pour la communauté artistique en Turquie. Nous pouvons établir un standard avec notre manière de produire des spectacles, de travailler avec les artistes. Le talent est le talent et il y a un grand talent en Turquie. Je pense que les artistes de la communauté d'Istanbul le savent déjà et se montrent très intéressés pour suivre et apprendre ces techniques. Nous pouvons aussi inspirer par la façon dont nous gérons. Nous avons par exemple un très bon service clientèle pour nous assurer que nos spectateurs soient satisfaits.

Un minimum de discipline est donc requise ?

Beaucoup de discipline est requise ! Bien plus que ne le pensent les gens. Nous passons plus de temps à réfléchir aux moyens de passer d'une scène à une autre qu'au contenu la scène car c'est la chose la plus importante dans le succès d'un spectacle. Les artistes peuvent chanter et danser mais, même si c'est un excellent script, si le passage d'une scène à une autre prend dix minutes, le public commence à s'ennuyer et part.

On peut dire qu'à l'heure actuelle Istanbul connaît un rayonnement culturel. Comment imaginez-vous le futur ?

Je pense que nous sommes au commencement de quelque chose de bon. Il y a une forte dose d'énergie créative en particulier chez les jeunes, ceux qui sortent diplômés des écoles de théâtre, de musico-logie, de gestion des arts scéniques. Il n'y a actuellement pas beaucoup de place pour eux mais ça signifie qu'ils vont créer d'autres compagnies théâtrales, orchestres et autres. En ce moment j'enseigne dans plusieurs universités et c'est l'une des préoccupations majeures des étudiants : ils obtiennent un diplôme en musico-logie mais il n'y a pas d'emplois dans ce domaine à Istanbul. Pareil dans la gestion des arts. La conséquence est que ces groupes commencent à se rassembler et à former quelque chose. C'est arrivé à New York dans les années 40 : tous ces gens, avec leur créativité et leurs grandes idées se sont mis ensemble et ont monté des théâtres, des mouvements, etc. Ça s'est produit ensuite en Europe avec la formation de théâtres régionaux.

Pensez-vous pouvoir développer un jour des partenariats avec ces écoles ?

Oh oui certainement ! L'été prochain nous espérons ouvrir notre institut de ballet professionnel qui consistera en de la comédie musicale. Nous avons beaucoup d'offres en matière de comment

les pièces sont développées, produites, financées et gérées. Nous pensons être plutôt bons dans ce domaine, et je pense qu'il y a quelque chose que nous pouvons faire, nous pouvons enseigner.



Vous considérez-vous comme des pionniers en Turquie ?

Nous ne sommes pas qu'un organisateur, nous sommes aussi un bâtiment avec un musée, et nous nous y consacrons aux arts visuels. Donc, plutôt que simplement organiser quelque chose et attendre quelques mois, puis organiser autre chose et encore attendre ; nous essayons patiemment de mettre en place une audience fiable et consistante pour les arts scéniques qui n'existe pas tout à fait maintenant. Il y a une grande population d'amateurs de ces arts à Istanbul mais ce n'est pas la base de la population de la ville. Nous devrions faire salle

comble tous les soirs et il devrait y avoir dix bâtiments tels que celui-ci à Istanbul. Nous sommes donc des précurseurs dans le sens où nous introduisons le concept d'un centre d'art du spectacle qui a pour optique de produire quotidiennement des artistes de haute qualité. Et si nous continuons à rencontrer du succès, je m'attends à ce que vous alliez voir apparaître plus de bâtiments et d'organisations de même sorte.

Avant de définir votre programmation vous avez fait une recherche sur le public turc. Quel est le profil de cette audience ?

C'est un public très différent du reste du monde. Aux Etats-Unis, au Royaume-Uni, en France, ce sont des personnes plus âgées qui ont de l'argent et du temps car leurs enfants sont partis. Ils ont grandi en chantant dans une chorale ou en jouant dans une pièce ou un orchestre. Ils ont donc une sorte de connexion avec les arts. Ils y ont pris part et peuvent donc les apprécier d'une manière différente que quelqu'un qui n'a jamais joué dans une pièce ou qui ne sait pas ce que ça fait de chanter dans un spectacle. Notre public est ici bien plus jeune avec un âge moyen de 36 ans contre 65 dans le reste du monde. Notre programmation et notre marketing se doivent d'être différents et la façon dont nous parlons à notre public doit être adaptée.

* Propos recueillis par Alexandre De Grauwe-Joignon et Juliette Vagile



Art
of
TAV

Une oeuvre de 15 ans marquant l'ambition de TAV d'être un modèle mondial dans l'exploitation des aéroports, avec ses qualités uniques tel que l'expertise, l'attention au détail, la précision et les solutions aéroportuaires innovantes.

tavairports.com

f /TAVairports

Inspirée par la peinture "Marilyn" d'Andy Warhol.

Tepe Akfen
TAV
Airports



Ozan Akjürek

Avocat au
Barreau de Paris
oakjurek@jonesday.com

Les manifestations du 10 décembre contre le projet de loi Macron

Le 10 décembre dernier, le projet de loi pour la croissance et l'activité a été présenté en Conseil des ministres par Emmanuel Macron, ministre de l'Économie de l'Industrie et du Numérique. À cette occasion, les organisations représentatives des professionnels du droit ont appelé l'ensemble des professions juridiques à faire « front commun » pour protester contre le volet "professions juridiques réglementées" de la réforme envisagée.

Cette journée, d'ores et déjà appelée « justice morte » par les instances représentatives des professions juridiques, vise selon elles à « sensibiliser l'ensemble des citoyens sur les risques que le texte fait peser sur l'accès au droit, le fonctionnement de la justice et le maillage territorial des professions concernées, autant d'enjeux fondamentaux qui ne peuvent pas être réduits à de simples questions économiques ».

Le Conseil National des Barreaux considère en effet que la réforme envisagée « bouleverserait les conditions d'exercice de la profession d'avocat ». Parmi les pistes envisagées, celles relatives aux honoraires de l'avocat, à la postulation territoriale, à l'ouverture du capital des sociétés d'entreprises libérales et à la création d'un statut d'avocat en entreprises font l'objet d'une vive contestation au sein de la profession.

À l'égard de l'ouverture du capital des sociétés d'entreprises libérales, l'objectif est de doter celles-ci de moyens supplémentaires pour se moderniser. Face à l'inquiétude des avocats redoutant une « financiarisation » de leur profession, le gouvernement a finalement accepté de limiter l'ouverture du capital aux seuls professionnels du même secteur. Le Conseil National des Barreaux reste cependant opposé à cette mesure qui, selon lui, représente une atteinte à l'indépendance des avocats.

S'agissant des conditions de fixation des honoraires, le projet de loi prévoit que l'avocat sera tenu de conclure avec son client une convention d'honoraires précisant notamment les modalités de détermination des honoraires et l'évolution prévisible de leur montant. Pour les instances représentatives, cette mesure méconnaît la réalité de la profession d'avocat qui ne peut être traitée comme une « marchandise livrée à l'économie ». En outre, le texte de l'avant-projet organise la suppression de la territorialité de la postulation devant le tribunal de grande instance et du tarif correspondant. Ainsi, la condition de postulation serait élargie au niveau de la cour d'appel malgré l'opposition du Conseil National des Barreaux qui juge qu'une telle mesure mettrait en péril l'existence des petits cabinets de province.

En ce qui concerne le statut d'avocat en entreprise qui autoriserait les avocats à exercer leur profession en tant que salarié d'un autre avocat, d'une association ou d'une entreprise, le ministre de l'Économie a annoncé vendredi dernier qu'il ne figurerait pas dans le projet gouvernemental.

Le texte prévoyait notamment que les juristes travaillant en entreprise depuis au moins cinq ans pourraient devenir avocat suite à un examen déontologique. En revanche, ces derniers n'auraient pas eu la possibilité de plaider des dossiers pour des contentieux où le ministère d'avocat est obligatoire. Il était également prévu que l'avocat en entreprise devrait renoncer à détenir une clientèle personnelle sans que son contrat de collaboration ne puisse limiter sa liberté de s'établir ultérieurement comme avocat libéral.

Emmanuel Macron ayant fait part de son « incertitude » quant au degré de déstabilisation qu'un tel statut pourrait provoquer pour la profession d'avocat, ces questions seront laissées au débat parlementaire.

Selon les organisateurs, 50 000 manifestants étaient attendus dans les rues de Paris ce mercredi-là. De nombreux barreaux de province, mobilisés depuis plusieurs semaines pour certains, compteront leurs membres dans le cortège. Le barreau de Paris, qui représente plus de 24 000 avocats soit 40% des 60 000 avocats de France, a quant à lui décidé de ne pas appeler ses membres à manifester contre le projet de loi, jugeant plus utile et plus efficace de poursuivre son dialogue avec les pouvoirs publics.



Ali Türek

Je l'avais cité, dans ces lignes mêmes, il y a très exactement un an. Une petite histoire qui prônait la douceur et qui m'avait accompagné lors de mes premiers jours dans une nouvelle ville. La ville qui attirait tant de monde, tant de désirs, mais qui pourtant à mes yeux n'offrait qu'un pur chaos, difficile à surmonter, devenait ainsi supportable, grâce aux lignes de cet auteur. Une insouciance profondément calme, une sensibilité profondément agitée... Je trouvais un peu de cet état d'esprit dans ce que l'auteur y désignait comme la 'bohème étudiante'. Ensuite, d'autres histoires ont suivi celle qui s'était passée 'Dans le café de la jeunesse perdue'. La ville est devenue la mienne. Je l'ai aimée.

Le 7 décembre dernier, l'écrivain Patrick Modiano, recevant son prix Nobel de littérature pour 'l'art de la mémoire avec lequel il a évoqué les destinées humaines les plus insaisissables', a adressé un très beau discours à l'Académie suédoise. Des mots évoquant l'écrit et la parole, le Paris de l'Occupation, la vocation du romancier, ses doutes, ses découragements, sa relation avec 'son' lecteur, avec la musique voire avec son enfance...

Face à la majestueuse puissance de l'écrit, et plus particulièrement de la littérature, face à cette 'curieuse activité' d'écriture, l'opinion préfère parfois voir d'autres considérations sur l'attribution de ce prestigieux prix controversé. En 2006, c'était l'écrivain turc Orhan Pamuk qui était au cœur des

'Des mots retrouvés'

interrogations les plus sanglantes pour ses quelques lignes de déclaration à la presse étrangère. Huit ans après, c'est au tour de Modiano de passer sous les mêmes interrogations. Le prix étant une poignée de main forcée pour redonner de l'espoir à une culture européenne considérée, par certains, comme morte depuis longtemps.

Or morte, elle ne saurait l'être. Elle est puissante. Ni la culture européenne ni sa profonde composante, la culture turque aux multiples visages, ne peuvent être considérées dépourvues de ce pouvoir de transmission de leurs traditions millénaires à une construction d'avenir. En racontant, justement au temps présent et par la libre force de la création, des histoires d'hommes et de femmes, de villes et d'époques.

Le 26 novembre, le jury du Comité France-Turquie, présidé par l'impressionnante écrivaine et journaliste Kénizé Mourad, annonçait sous le toit de l'Atelier Renault au cœur des Champs-Élysées le lauréat 2014 de leur Prix Littéraire : Hakan Günday qui racontait, dans son roman *Ziyan*, l'histoire d'un jeune soldat et d'une figure politique oubliée, dans les jeunes années de la République.

Marquée par le style singulier de son auteur, nous renvoyant à ces lignes du discours de Modiano: 'Mais c'est sans doute la vocation du romancier, devant cette grande page blanche de l'oubli, de faire ressurgir quelques mots à moitié effacés, comme ces icebergs perdus qui dérivent à la surface de l'océan.'



Nami Başer

"Le dernier seigneur des Balkans"

C'est la traduction française du roman épique de Necati Cumali, auteur prolifique qui a écrit aussi bien des nouvelles que des poèmes, aussi bien des pièces de théâtre que des essais portant sur des sujets divers, le tout en travaillant comme avocat à Izmir. Il a osé aborder la vie sexuelle des femmes et des provinciaux avec courage et témérité dans des années, cinquante et soixante, où ces sujets étaient considérés comme tabous. En turc, le roman a pour titre "Viran dağlar" dont la traduction littérale serait "Les montagnes en ruine". Puisqu'on peut admettre que cela sonne curieux en français, on peut au vu du contenu juger valable la traduction privilégiée. Ce qui constitue à nos yeux un scandale, c'est plutôt que la formidable adaptation à l'écran de ce texte soit passée inaperçue en Turquie et dans les médias turcs en général. Alors que nos journalistes crient au scandale chaque fois que, dans un programme dans les télévisions européennes, ils ont l'impression qu'on maltraite les Turcs - alors que la plupart du temps ce n'est même pas le cas - ; personne ici n'a daigné ni parler ni écrire sur cette série admirable qui date de novembre 2005.

À l'époque je l'avais téléchargée et en avais donné un exemplaire à plusieurs personnalités du monde théâtral, qui m'avaient promis de tout faire pour au moins la diffuser sur une chaîne de la télévision turque. Apparemment ces efforts n'ont pas eu d'échos et "Le dernier seigneur des Balkans" attend toujours que l'on s'intéresse à lui. Je m'en charge donc dans cet article afin d'inciter les lecteurs à voir et à revoir comme on le répète dans le jargon de l'art.

Le roman raconte en gros la perte des Balkans par les Ottomans. De plus, comme Necati Cumali fait partie de ces Turcs ayant émigré depuis cette région, c'est à partir d'informations et de connaissances de première main que le récit impose un labyrinthe d'intrigues et de personnages emportés par le chaos des guerres balkaniques. Ce qui est surprenant dans la série c'est que Michel Favart, qui a réalisé l'adaptation, a prolongé l'histoire jusqu'à la Seconde Guerre mondiale alors que le roman se termine lors de la première, plus précisément avec l'armistice de Mudros. C'est là une gageure réussie d'autant plus que ces régions divisées se laissent raconter dans leur désarroi divisé entre

les fascismes divers et le communisme. Les auteurs Pascal Bensoussan et Michel Léviat ont eu là une volonté d'exhiber l'histoire des Balkans dans la première partie du vingtième siècle. Les acteurs choisis dans divers pays européens, Mathieu Delarive, Michel Cohen, Mélisandre Meertens, et Arnaud Binard surtout, qui joue Zülfiyar, le personnage principal trahi par ses proches, excellent tous à nous rendre présente une vertigineuse histoire d'amour et de société. Du reste, rappelons que si vous jetez un œil à vos téléphones, IMDb donne à notre adaptation une note de 7, 5/10 ce qui pour une série représente une franche réussite puisque Dallas, qui avait enchanté notre jeunesse, n'obtient que 7. Il faut aussi souligner l'importance de la musique de Mikis Theodorakis qui confère une atmosphère de saveur, d'authenticité et de rigueur au récit.

Indignons-nous donc du fait qu'on n'en ait même pas parlé en Turquie car c'est bien l'unique fois qu'un roman turc ait fait l'objet d'une série en Europe, et surtout en France.

Le Dernier Seigneur
des Balkans
Necati Cumali



741^{ème} Şeb-i Arûs : Silence, ça tourne

(Suite de la page 1)



L'événement étant retransmis en direct sur la principale chaîne publique turque, le début de la soirée était une affaire de déclarations officielles, au rapport pas toujours très évident avec Rumi Mevlâna. L'honneur du premier discours, très conventionnel, est revenu à Tahir Aküre, le maire de Konya. Est ensuite arrivé le tour de Mehmet Görmez, le président du *Diyanet İşleri Başkanlığı* (le département des Affaires religieuses du gouvernement, une spécificité turque), qui a rendu un hommage appuyé à Mevlâna. Enfin, c'était le président Erdoğan qui s'installait au chapitre : « Chers amis de sa sainteté Rumi Mevlâna, j'aimerais vous souhaiter à tous une sincère bienvenue. Nous sommes ici pour commémorer sa mort et, si Dieu le veut, puisse-t-il être au paradis. Mevlâna n'a pas seulement laissé des chefs-d'œuvre derrière lui mais aussi de l'amour. Seuls des chefs-d'œuvre écrits avec amour ont pu survivre à sept siècles. » Si ces premiers mots s'inscrivent parfaitement dans l'air de la soirée, la suite tourne davantage au discours politique. Il a ainsi rappelé que le grand poète Rumi avait mis en garde contre « les faux chefs religieux qui portent des masques » et les comparait à « des renards déguisés en paons », avant d'avertir : « Ceux qui les suivent les yeux bandés sans faire attention aux mises en garde de Mevlâna connaissent la déception »

Un tour de chant séduisant

Les allocutions terminées, le spectacle pouvait commencer. L'entrée en matière était assurée par un ensemble de musique soufie guidé par Ahmet Özhan, un célèbre chanteur et chef d'orchestre rompu à l'exercice. Voix assurée, instrumentation irréprochable et éclairage efficace, il n'aura pas fallu longtemps avant qu'une atmosphère intime et envoi-rante ne s'installe et nous gagne. Hypnotisantes, les sonorités répétitives du *ney* (une flûte oblique) ou du *bendir* (un tambour sur cadre) semblent se jouer de nos âmes captives et oscillantes à l'image de ces serpents charmés par les psylls de l'Inde et leur *pungi*. Un effet d'autant plus fascinant qu'il se trouvait renforcé par les « *Ya olduğun gibi görün, ya da göründüğün gibi ol* » scandés par Ahmet Özhan. Ce refrain, qui en français donne « *Ou bien parais tel que tu es ou bien sois tel que tu parais* », n'est autre qu'un des conseils les plus célèbres de Rumi. Courte mais réussie, cette performance constituait pour tout néophyte la mise en bouche idéale avant le premier contact avec les légendaires derviches.



Une cérémonie à nous faire tourner la tête

Les aiguilles n'en oubliant pas elles non plus de tourner, la montre indiquait déjà 21h30 quand les derviches entrèrent enfin en scène, un par un, avec la sereine lenteur de ceux qui se savent affranchis du dictat du temps. Les voilà donc enfin.



Ils sont plus d'une quarantaine, maintenant assis en tailleur, couverts d'un manteau noir et coiffés de leur caractéristique toque de feutre représentant la tombe. Car oui, dans ce monde fait de symbolisme et d'ésotérisme, chaque détail compte. A commencer par cette posture assise appelée le *arz içinde kemal*, soit la perfection dans l'humilité. La cérémonie du *Semâ*, c'est à dire l'audition spirituelle, est lancée. Des louanges sont ensuite lues, semble-t-il en farsi, puis, quelques coups de tambourin retentissent, suivie d'une longue et entraînante mélodie de flûte. Soudain, tous les derviches frappent le sol et se relèvent. Les voilà qui marchent et entament une calme circumambulation. On m'explique que la scène représente l'errance des âmes cachées dans les corps. Puis, la transformation s'opère. Les manteaux tombent, révélant les « jupes » d'un blanc immaculé. Triomphe du clair sur l'obscur, du spirituel sur le corporel. Une renaissance se déroule sous nos yeux alors que résonnent, nobles et puissants, les chants de l'orchestre derviche. Ca y est, ils tournent ! La tête penchée à droite et les bras entre deux mondes, ils lévitent, non, ils s'envolent, nous précipitant avec eux dans cette danse extatique. La suite, qu'il est bien ingrat de résumer avec des mots, n'est plus qu'ivresse, légèreté et poésie.

* Alexandre De Grauwe-Joignon
Photos : Aramis Kalay et Gérard Valck

Quand le tram s'arrête...

(Suite de la page 1)

Alors que je songeais à m'arrêter quelques jours pour réfléchir, pour penser à ce que j'étais en train de faire, à ce que j'avais fait, le tram s'immobilisa. Le conducteur tirait de sa main droite le levier d'avant en arrière, et à chaque fois le tramway essayait de reprendre sa marche en avant, mais en vain... Malgré tous les efforts du conducteur, le tramway prétendait se déplacer en grognant mais restait planté là où il était, sans aucune intention de bouger. Il y eut ceux qui sont descendus du tram. Comme quelques autres personnes je n'avais nullement l'intention de me lever de là d'où j'étais assis. Je continuais toujours à contempler, par la fenêtre, ce qui à ce moment-là défilait dans mon esprit... Une image de la Turquie passait dans ma tête, pareil à un film. Un film nostalgique dans un tram nostalgique.



Hamza Hamzaoğlu

* * *

Hamza Hamzaoğlu est arrivé à Galatasaray. Même si les joueurs ne sont toujours pas payés, au moins ne sont-ils plus stressés. L'entraîneur sera rémunéré 500.000 euros. Renvoyé, son prédécesseur Cesare Prandelli percevait 4,5 millions d'euros. L'ancienne administration se dit toujours non-responsables des mauvaises finances du club.

D'une certaine manière, un avocat, un policier et un médecin me sont restés en tête.

Avec l'avocat Petrocelli de la fin des années 1970 d'abord, le commissaire Colombo ensuite, et la série télévisée *Doktorlar* enfin, le grand public a été bien préparé. Sans eux, quel hôpital privé, quelle police, quel bureau d'avocat connaîtrions-nous ?

Avec le JR de Dallas nous avons appris la fraude des grandes entreprises, les prix du pétrole et le cours de la bourse. A la fin des années 1990, le dénouement de la série *Bizimkiler* mettait aussi un terme au concept de bon voisinage.

Dans les années 2000, on a vu dans les séries de nos télévisions aux chaînes innombrables que la féodalité était toujours en vie à notre époque. Nous avons vu les inégalités entre les sexes, nous avons vu tous les types d'armes.

* * *

Les vagues se faisaient plus puissantes. J'entendais leur rugissement à travers la fenêtre du tramway. Le véhicule grogna une dernière fois et se mut enfin. Son conducteur regarda à gauche puis à droite, et de sa clochette avertit du départ. Nous reprenions la route. Nous verrons bien ce qu'elle nous réserve, souhaitons la bienvenue à 2015.

* Dr. Hüseyin Latif

L'inertie politique de la France

Le rien, le néant, le vide, l'imprécis, le brouillon. Mais que fait l'État ? Mais que fait la République ? Mais que font les politiques ? Un amas de promesses non tenues, des dires et des faits qui ne s'alignent qu'en discorde et un peuple qui perd jour après jour le peu d'espoir non encore anéanti. Des airs de tristes chants d'hivers envahissent nos esprits, pourquoi en sommes-nous ici ?

À la nation toujours moins forte

On critique François Hollande et cela sans relâche. S'il jouit d'un dynamisme des plus fragiles, est-il vraiment fautif ? Le chômage ne baisse pas et la crise s'enlise. C'est vrai mais notre bon président ne peut malheureusement pas réellement y remédier. Ses outils économiques, leviers fiscal et budgétaire sont contraints de suivre des directives européennes qui empêchent l'once d'une action nationale efficace. On contient l'inflation par Maastricht et la règle d'or, on assassine le Keynésianisme et demandons en parallèle des comptes à un État désormais devenu pantin. Puisqu'on ne remet pas en cause un tel système, comprenez que les politiciens parlent finalement peu d'économie, si ce ne sont les quelques discours réglés sur la question du déficit et de la dette. Joli cercle vicieux.

À l'absence d'idées nouvelles

Alors, c'est précisément de politique qu'il s'agit, on assiste à des débats sur les mœurs et la culture, mais trop souvent, sur les mêmes thèmes : immigration et communautés. J'en veux pour preuve le retour de Nicolas Sarkozy lançant une campagne sur des airs de clivage et de séduction, mais en rien, de solidarité, d'entraide et d'avenir. Le candidat du futur antérieur en somme. Candidat qui tend plus à séduire une partie de l'électorat qu'à rassembler la population. Ainsi on émet la possibilité d'abroger la loi Taubira et on siffle Alain Juppé quand ce dernier propose des primaires ouvertes appelant à l'intervention de l'UDI dans le champ politique de l'UMP. On ouvre au même moment les portes du parti au cofon-

dateur de la droite forte : Guillaume Peltier, lui même soupçonné de délit de favoritisme dans l'affaire Bygmalion. Cette même droite forte qui suit un mouvement trop propulsé par le Front National et Marine Le Pen. On entend non loin de là Jean-François Copé souffler quelques mots sur un retour anticipé et puis on assiste à la nomination de NKM au poste de vice-présidente du parti, elle qui vient pourtant de perdre la Mairie de Paris. Je n'aperçois ni changements ni enseignements tirés de défaites.

La revanche semble être à l'ordre du jour, un présent tourné vers le passé, un avenir dont on ne se soucie, apparemment, que peu. Tout est confus, opaque et flou. C'est assez triste.

* Maxime Tettoni



Valérie Sanchez

Mille-feuille en péril

Byzance, Constantinople, Istanbul : une ville profondément marquée par l'histoire, presque auréolée d'un mythe par l'Occident. Plusieurs strates de mouvements architecturaux, artistiques, religieux, ont fondé la ville actuelle. Mais qu'en reste-t-il ? On peut s'étonner : si certains quartiers comme Sultanahmet regorgent de merveilles admirées et visitées par les touristes du monde entier, d'autres quartiers sont simplement « vides » de toute référence historique ou archéologique. Parce qu'il s'agit de quartiers neufs ? Ou plus simplement parce que les fouilles n'aboutissent pas ? Il paraît que la mise en œuvre du Marmaray a été retardée par de multiples découvertes archéologiques : où sont les vestiges mis à jour ? Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'Istanbul ne fait pas sa propre publicité, elle se cache, peut-être derrière des panneaux publicitaires... Autour de Taksim, de beaux immeubles « art déco » disparaissent sous les bâches et les enseignes de marques internationales. Dans le vieux quartier d'Üsküdar, des fontaines bi ou tricentenaires s'étiolent à côté de bennes à ordures. Dès qu'un bâtiment flambe (la gare d'Haydarpaşa, l'université Galatasaray), la rumeur enfle : doit-on s'attendre à un hôtel de luxe, impeccable et parfaitement inadapté aux alentours historiques ?

Evidemment, il ne s'agit pas que de pierres : les hommes aussi disparaissent... Le vendeur de profiteroles, le vendeur de crème de lait, le pharmacien francophone... remplacés par de jeunes vendeurs sous-payés pour jeans et T-shirts de mauvaise qualité, mais avec une valeur ajoutée telle qu'elle permet de payer des loyers astronomiques.

Evidemment, il s'agit aussi de choix politiques et administratifs : que valorise-t-on à Istanbul ? Les multiples « AVM » ? Et qu'en est-il de la mémoire des sites et événements ?

Ces derniers temps, surtout à la faveur du centenaire de la Première Guerre mondiale, la France est obnubilée par son devoir de mémoire... On aimerait qu'elle en diffuse un peu sur Istanbul, qui est aussi, à sa manière et par son histoire, une « Ville Lumière ».

La Turquie et ses centres commerciaux : la folie des grandeurs

Si vous connaissez la Turquie actuelle, même en tant que touriste, vous n'avez pas pu échapper à ce phénomène qui ne cesse de prendre de l'ampleur. La Turquie s'impose désormais comme une destination prisée par les férus de shopping. Les centres commerciaux fleurissent çà et là, on en découvre constamment des nouveaux qui apparaissent dans les paysages. Si les jeunes en raffolent, les anciens s'affolent. Les Turcs ont-ils réellement autant d'argent à dépenser dans ces temples de la consommation ? Et jusqu'où ira cette prolifération de bâtiments dédiés au shopping ?

En Turquie, le nombre de centres commerciaux ne cesse de croître, accueillant les plus grandes enseignes mondiales. Les Turcs en ont fait leur domaine et leur marque de prédilection, un véritable savoir-faire à en faire pâlir d'envie les standards internationaux. Par exemple, le centre commercial stambouliote Kanyon niché en plein cœur du quartier d'affaires de Levent, doté d'une architecture avant-gardiste et minutieuse, s'est vu attribuer le prix du meilleur centre commercial par l'Institut Cityscape Architectural en 2006. Mais celui-ci n'est pas le seul à innover. Chaque année, de nouveaux centres commerciaux ouvrent, et se distinguent par leur design, leur localisation, les marques en qui ils ont fait confiance, et par bien d'autres critères encore. D'après un rapport d'Eva Reality Evaluation and Akademetre datant du mois de septembre 2014, il y aurait 342 centres commerciaux en Turquie, comprenant 9 955 785 m² d'espaces à louer disponibles. A la fin de l'année 2014, le rapport estime que cette superficie augmentera pour atteindre 11,2 millions de mètres carrés. Pas moins de 64 nouveaux centres commerciaux ont été prévus pour l'année 2014,

mais au début de l'année, seuls 16 d'entre eux ont été inaugurés. Finalement, en règle générale, il y a moins de centres commerciaux qui sont construits en Turquie que prévu, à cause notamment de reports, d'annulations ou encore de changements de fonction des bâtiments. Mais le rapport prévoit tout de même 13,5 millions de mètres carrés de superficie locative à l'horizon 2016, un chiffre qui ne sera peut-être pas atteint d'ici là, mais qui s'en approchera sans doute.



Istanbul s'érige résolument en exemple dans ce phénomène, une véritable terre fertile insatiable pour le développement de centres commerciaux. En septembre 2014, on en compte 112 uniquement dans la capitale turque. C'est un chiffre impressionnant, d'autant plus que 76%



d'entre eux se situent sur la rive européenne. Est-ce un phénomène de mode ? Une industrie florissante ? Il est peut-être trop tôt pour dresser un bilan de la rentabilité de cette dynamique. Mais une chose est sûre, ils ont beau être aussi nombreux, les centres commerciaux stambouliotes ne désaffectent pas, même si les Turcs se plaignent souvent de voir ces immenses bâtiments noircir le paysage et de porter atteinte au charme de leurs quartiers typiques. Il s'agit peut-être là d'une habitude de consommation, initiée par le Grand Bazar, qui existe depuis plus de 550 ans. Il est sans doute le centre commercial stambouliote le plus ancien, le plus authentique et le plus fréquenté. Ici, le prix au mètre carré se chiffre à 335 000 dollars. Entre vendeurs de tapis et bijouteries en tous genres, pour acheter un petit magasin de 15 mètres carrés dans ce bazar, il faut savoir que ce sont les prix les plus chers du marché, bien plus que sur la grande artère Istiklal ou sur l'avenue de Bağdat. Nous pouvons alors évoquer une tradition qui perdure et qui s'adapte à son temps.

* Myriam Saqalli

Avenue Istiklal : un autre ancien magasin risque de disparaître

L'un des derniers magasins de « l'ancien Beyoğlu », qui possède une valeur historique irremplaçable, est sous la menace d'une fermeture forcée. Cette fois-ci, c'est la boutique de corset Kelebek Korse Mağazası qui est sur le point de déposer le bilan en vertu d'une loi adoptée en juillet dernier qui accorde aux propriétaires le droit de chasser sans raisons tout locataire présent depuis 10 ans.

Tout commence en 1920 quand le grand-père d'Ilya Avramoğlu a commencé à fabriquer des corsets et à les vendre dans un magasin à Terkos (un passage commerçant aujourd'hui très connu). Puis, en 1936, ils ont déménagé sur la fameuse avenue Istiklal et, depuis cette date, sous le nom de Kelebek Korse Mağazası, ils vendent des corsets non seulement focalisés sur l'esthétique mais aussi sur la santé. L'ambiance du magasin et son décor nous ramènent tout droit dans les années 30. Aujourd'hui, la boutique est qualifiée de « site historique et gagne-pain » par M. Avramoğlu, qui a

succédé à son père en raison des problèmes de santé dont souffrait ce dernier. Il affirme que ce magasin est le moyen de subsistance de neuf personnes de sa famille. Ilya Avramoğlu et sa femme sont juifs, respectivement karaïte et séfarade.

Le propriétaire du magasin est l'église Santa Maria. « Avant, il y avait un prêtre italien avec qui nous avions de bonnes relations. Après le décès de Père Claudio, les prêtres ont changé et on a commencé à avoir des problèmes concernant le loyer. Il y a eu plusieurs discussions avec eux à propos l'augmentation du loyer mais faute



d'entente nos relations se sont dégradées. L'augmentation du loyer que je propose est très correcte mais profitant de la législation qui leur est favorable, ils nous ont adressé une mise en demeure, ils veulent me faire partir », se désole M. Avramoğlu. Parallèlement à son recours devant la justice, Ilya Avramoğlu a décidé de se battre en exposant sur la vitrine de sa boutique des affiches sur lesquelles figurent des messages de résistance.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuilaturquie.com

* Yağmur Karadeniz

Aujourd'hui
la Turquie

Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • **Directeur de la publication** : Hugues Richard • **Directeur de la rédaction** : Hossein Latif Dizadji • **Rédactrice en chef** : Mireille Sadège • **Rédacteur** : Daniel Latif • **Commission paritaire** : 0718 | 89645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • **Editeur en Europe** : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. **Edition Turquie** : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. n. 59 İstanbul • Tél. 0216 550 22 50 • **Genel Yayın Yönetmeni**: Hossein Latif • **Yazışleri Müdürü**: Mireille Sadège • **Yayın Koordinasyonu**: Kemal Belgin • **Sorumlu Yazışleri Müdürü**: Ahmet Altunbaş • **Conseiller juridique** : Bahar Özeray

• **Comité de rédaction / Yayın Kurulu** : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Atilla Dorsay, Ayhan Cöner, Berk Mansur Delipinar, Bülent Akarcalı, Celal Bıyıklıoğlu, Daniel Latif, Doğan Sumar, Egemen Berköz, Enver Koltuk, Erkan Oyal, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Ezgi Biçer, Gürkan Kinacı, Hugues Richard, Hasan Latif, İlhan Kesici, İnci Kara, Jean-Michel Tricart, Kasım Zoto, Kemal Belgin, Merter Özey, Merve Şahin, Müyesser Saka, Nevzat Yalçıntaş, Nolwenn Allano, Onur Eren, Onursal Özatacan, Osman Necmi Gürmen, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sönmez Köksal, Yasemin Inceoğlu, Ali Doğan Çamak, Mehmet Şakir Ersoy, Hacer Kuru • **Publicité et la communication** : Bizimavrupa / CVMag • Uniprint Basım San ve Tic AŞ. • **Correspondants** : Neyran Elden (Strasbourg), Sandrine Aknin (Toulouse), Duygu Erdoğan (New York), Sinem Çakmak (Bruxelle) • **Conception**: Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Apa Uniprint Basım AŞ. Hadimköy m. 434 s. 34555 Arnavutköy Tel: 0212 798 28 40 • **Distribution**: NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • **ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE)**: Kemal Belgin, Celal Bıyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros
60 € Turquie 30 € France 70 € Europe
Version PDF : 50 €

altinfos@gmail.com

La transparence et la liberté d'expression sont à l'ordre du jour



Gönenc Gürkaynak



Daron Acemoğlu

La liberté. Voilà une question qui taraude les mœurs turques depuis un certain temps, et encore plus à l'aube de l'actualité brûlante du pays. Dans un contexte particulièrement favorable à une réflexion sur l'importance de la transparence dans les systèmes politiques et économiques contemporains, l'enjeu mis en évidence était l'équilibre à atteindre entre la croissance économique et la politique.

Les problématiques diffèrent en fonction des pays et de leurs systèmes politico-économiques. Un fait que M. Acemoğlu, prétendant potentiel à la succession de Jean Tirole pour le Nobel d'économie, a tenu à développer tout au long du débat. Sa pensée porte essentiellement sur l'impact de la démocratie sur la croissance économique, les liens entre politique et liberté, ainsi que sur l'innovation. Il façonne alors un modèle des institutions

économiques qui reposent sur des règles. Celles qui créent l'égalité d'opportunités dans la société civile s'inscrivent dans une économie dite « inclusive » car elles composent avec différents domaines d'activités ; par opposition à celles qui abusent des droits des concitoyens, ne sont pas transparentes, et qui sont considérées comme « exclusives ». Pour distinguer des systèmes fondés sur de telles règles, il préconise l'étude d'une société à travers sa politique, son histoire, son processus social. Selon lui, la croissance économique est nécessairement initiée par l'innovation, la créativité et la productivité qui ne peuvent provenir que d'institutions inclusives afin de développer une économie durable. Certains pays, comme la Chine, bénéficient d'une croissance économique sans pour autant adopter le modèle inclusif. À son sens, un tel processus ne serait pas durable.

Le second invité est retourné aux principes du concept de loi afin de définir



Le jeudi 18 décembre dernier, se tenait une conférence, organisée par Transparency International et le Consulat Général de Suède à Istanbul, sur les conséquences de la liberté d'expression et de l'État providence sur le monde d'aujourd'hui. Les deux invités, Daron Acemoğlu, professeur d'économie au MIT, et Gönenc Gürkaynak, professeur de droit à l'université de Bilkent, ont mené un débat en langue turque pour le plus grand plaisir d'un auditoire composé de politiques, d'universitaires et de journalistes.

l'importance de la liberté d'expression et de la transparence dans la société. Par essence, si un droit n'est pas déclaré à haute voix, il n'a aucune valeur. C'est là que réside le point de départ pour établir des lois saines et ainsi mettre en place des institutions inclusives. De ce fait, c'est lorsque la liberté d'expression est effective que la croissance économique peut s'installer et développer un environnement propice à l'État providence. Dans un tel contexte, des phénomènes comme l'innovation, la créativité et l'écllosion de nouvelles idées peuvent émerger plus sagement et se développer plus rapidement. Pour autant, M. Gürkaynak émet tout de même une petite réserve, car la liberté d'expression n'exclut pas tout et ne dénie pas la notion de responsabilité. Certaines formes de liberté peuvent alors être nocives. Il prône donc le concept de droits au delà même de la liberté d'expression. De ce fait, la loi ne peut être inclusive dans une société que si les citoyens s'engagent à la respecter.

La conférence a certes offert un débat d'emblée théorique et conceptuel. Mais il n'a pas tardé à rebondir sur des exemples concrets du contexte turc. Nombreux étaient ceux qui attendaient justement une telle orientation de l'interaction entre les intervenants et l'auditoire. En termes de liberté d'expression, M. Gönenc Gürkaynak a affirmé sans concession que la Turquie était dans un état de corrosion générale, en régression. Pourtant, ce n'est qu'en luttant contre cette situation que l'on pourra découvrir le véritable potentiel du pays en la matière. Comment pourrait-on alors y développer le modèle de l'État providence ? Il faut savoir qu'aujourd'hui, selon Daron Acemoğlu, les situations inclusives et exclusives coexistent en Turquie. N'oublions pas que le pays a longtemps été dirigé par des sultans durant l'ère ottomane. De ce fait, les notions de droits de l'homme et de transparence ont mis du temps à s'immiscer progressivement dans la structure névralgique de la politique turque. Ils soulignent que c'est une situation qui doit changer, et ce maintenant.

* M.S.

L'économie perçue depuis les yeux de Kerem Alkin

L'actuel recteur de l'université Nişantaşı est un homme d'expérience. Après plus de vingt-sept années en tant que professeur et spécialiste d'économie, c'est avec beaucoup de recul et d'analyse qu'il venait nous faire part de ses impressions sur l'économie contemporaine, la Turquie et l'Union Européenne.

Une première question me vient en tête, donnez-vous des cours d'économie à l'université Nişantaşı ?

J'en donne, oui, mais je ne me limite pas à cela. J'ai commencé ma carrière académique en 1997, d'abord à l'Université d'Économie d'Istanbul qui est l'une des plus prestigieuses de Turquie. Puis, en 2001, toujours à Istanbul, la chambre de commerce créait une université qui lui était affiliée. J'étais alors directeur du département des sciences sociales. C'est donc avec un certain bagage managérial que je suis devenu recteur de l'université Nişantaşı, une institution encore jeune mais qui comprend déjà huit mille étudiants pour cinquante programmes proposés.

J'en appelle maintenant à votre avis d'expert, que diriez-vous sur le trend de croissance que suit la Turquie ?

C'est une question qui mérite une réponse des plus développées. La croissance économique turque subit à la fois de très bonnes et de moins bonnes périodes. Cependant, la Turquie jouit d'une croissance véritable, ce qui est bien différent de la zone euro.

Pourtant, le FMI n'arrête pas de critiquer la Turquie.

Le FMI critique, et il fait bien, le FMI existe pour critiquer, c'est son métier. Au seul regard de l'histoire et de ces dernières années, je constate simplement que la Turquie a su rebondir avec beaucoup de force à la crise de 2008.

Nous n'avons pas pratiqué d'austérité ni de rigueur. À l'époque Premier ministre,

Recep Tayyip Erdoğan soufflait un air de changement sur le ministère de l'Économie. Deux jeunes hommes, Ali Babacan et Mehmet Şimşek ont alors pris en main la situation. Au lieu d'entretenir un cercle vicieux de récession, c'est un véritable plan de relance qu'ils ont mis en place, en parallèle, des politiques fiscales alléchantes pour les entrepreneurs afin d'inciter à l'investissement. Nous avons fait le contraire de l'Europe. Et c'est ainsi qu'en 2011, nous nous retrouvons juste derrière la Chine, positionnée alors en seconde économie mondiale, avec un taux de croissance de 8.9%.

Qu'en est-il maintenant ?

Un tel modèle économique ne peut durer, d'autant plus dans notre monde ouvert, mondialisé où la concurrence sur les changes se fait sans pitié. Ainsi, cette croissance s'est vue propulsée par un interventionnisme bancaire, monétaire et de fait, étatique. Par conséquent, de l'inflation et des dettes, c'est suivant ce schéma que notre balance commerciale se dégrade et que nos exportations s'affaiblissent. Alors, le modèle a changé, l'économie est maintenant moins souple, on resserre les vis, mais pour autant, la croissance tourne toujours autour d'un chiffre correcte, oscillant entre 2 et 3%. En même temps, on a réduit notre déficit extérieur de quatre points en un an. Malheureusement, parfois, on ne contrôle pas tout. En 2013, Fitch et Standard and Poor's évaluent à la hausse la note de la Turquie, quelques

semaines plus tard commencent les événements de Gezi, un mauvais signal lancé vers nos partenaires étrangers. Moins d'investissements. Logiquement.

Selon vous, quelles sont les perspectives de croissance économique pour 2015 ?

C'est trop compliqué de prévoir réellement ce qui peut se passer, personne ne peut vraiment le savoir. Je pense que la Turquie va poursuivre ce trend qui la pousse vers le haut, toujours en ajustant au mieux les leviers fiscaux et monétaires, et nous avons de très bons experts. Je suis optimiste.

Je voudrais terminer en évoquant l'Union Européenne. Existe-t-il, à vos yeux, une solution qui puisse lui permettre de renouer avec un PIB d'envergure mondiale ?

Je le pense oui, mais il faudrait changer tellement de choses pour cela, à commencer par les attitudes, les mentalités. En effet, l'Union Européenne souffre d'après moi de deux problèmes. En tout cas, c'est mon avis.

Pour commencer et c'est sans doute le plus grave danger qu'elle cultive depuis maintenant des années, la confiance. Oui, il s'agit de confiance. Je n'ai pas vraiment l'impression que les pays européens soient proches et liés. Je les vois tous dans leur bulle, et quand ils discutent, c'est par l'intermédiaire des médias. Il n'y a pas de vrais sommets, de vrais rencontres, de vrais débats, de vrais liens et donc ni réelles connaissances ni vraiment de confiances.



Qu'en est-il de la seconde chose à faire évoluer ?

L'autre problème européen survient à cause de ce vice que Bruxelles entretient avec les Etats-Unis. La prime importance de l'Union Européenne est de garder une parité élevée avec le dollar. Et c'est stupide !

En faisant cela, l'Europe se lie les mains et doit alors renoncer à d'autres plans économiques et donc à d'autres stratégies de sortie de crise, des possibilités qui n'en sont pas puisqu'on ne peut les mettre en œuvre à cause de critères liés à la stabilité de l'euro, toujours dans un souci de rivalité avec la monnaie américaine. De plus, Ben Bernanke, alors en charge de la FED durant la crise des *Subprimes* s'est mis à pratiquer un *quantitative easing* très intéressant pour empêcher son pays de tomber dans une spirale déflationniste. Ben Bernanke est un spécialiste de la grande dépression, du krach boursier de 1929. Il a su ne pas reproduire les mêmes erreurs. L'Europe, malheureusement, n'a même pas profité de cette occasion pour relâcher elle aussi le pignon bloquant le fonctionnement de la planche à billets. Au départ, un petit peu d'expansionnisme monétaire mais restreint trop vite, trop rapidement. J'espère que les choses changeront. Nous verrons.

* Propos recueillis par Maxime Tettoni

La caricature durant la Première Guerre mondiale

En cette année du centenaire de la Première Guerre mondiale, la Fondation pour la promotion de la Culture (Kültür Bilincini Geliştirme Vakfı) a organisé ce mercredi 17 décembre une conférence au lycée Notre Dame de Sion. Son thème a été la caricature satirique en Europe et dans l'Empire Ottoman durant la Première Guerre mondiale, l'objectif étant ne pas oublier ce terrible conflit.

Une conférence très intéressante puisqu'elle réunissait des historiens spécialistes de la Grande Guerre et des caricaturistes. Ils ont commenté les dessins et caricatures réalisés durant cette période. Nous avons ainsi eu la chance d'écouter l'historien spécialiste de la caricature Turgut Çeviker, l'historien de l'institut des sciences politiques de l'Université de Galatasaray Ahmet Kuyaş, et le caricaturiste İzel Rozental.

Prenant la parole en premier, Turgut Çeviker a souligné l'importance de faire remonter l'étude de la caricature turque à l'époque des *Tanzimat* (l'ère de réformes dans l'Empire Ottoman) soit entre 1839 et 1876. Il n'y avait sous le règne d'Abdülhamid II aucune revue de la sorte. En prenant en compte la censure du sultan, cette absence de caricature devient parfaitement compréhensible. « En 1867, on observe la première caricature, publiée par le *Journal d'Istanbul*. Grâce à ce journal, la société turque a pu poser les yeux sur certaines bandes dessinées. », nous a expliqué l'orateur, ajoutant que cette forme d'humour a disparu de l'Empire en 1876 avec la nouvelle Constitution. Néanmoins, après cette période (sous l'ère du *Meşrutiyet*) on a fait de la caricature au sens moderne comme au sens traditionnel. Étant donné que les caricaturistes turcs ne pouvaient pas dessiner de portraits, ils avaient recours aux techniques de gravure. Le premier d'entre eux était Üstad Cem, un diplomate de carrière. Çeviker nous a parlé de certaines revues phares de la caricature turque telles que *Kalem*, *Eşek*, *Davul* et *Dalkavuk*. Leur importance était réelle puisqu'elles étaient les seules à critiquer le Sultan. Cependant, le seul magazine d'humour restant durant la Première Guerre mondiale était *Karagöz*, qui dessinait la situation du pays pendant la guerre et essayait de montrer quelques solutions. La publication levait d'ailleurs des fonds pour envoyer des chaussettes en laine pour les soldats.

En bon caricaturiste, İzel Rozental a illustré son discours en revenant sur certaines métaphores employées pendant la guerre par les caricaturistes turcs et étrangers. « On peut observer que tous les caricaturistes du monde ont beaucoup dessiné la Turquie en raison de son rôle dans la guerre »,



a-t-il précisé avant de reprendre certaines images célèbres telles que « le docteur qui tente de guérir la carte du monde », « Enver Pacha », « le tiraillement entre opposants et partisans de la guerre », « les ciseaux » (qui symbolisent le châtrage) », et « la Turquie comme dinde ». Certains événements historiques produisent un effet sur le monde des caricatures à l'image de la capitulation ottomane, de la victoire de Çanakkale ou encore de la rareté du papier en 1914.

De son côté, l'historien Doç. Dr. Ahmet Kuyaş a informé l'audience sur le contexte politique de la guerre. En se référant aux anecdotes historiques et aux caricatures réalisées par l'opposition de l'époque, il a tenu un discours très intéressant sur la situation politique compliquée d'alors, surtout sur la période du *Comité Union et Progrès* (le parti réformiste des jeunes turcs au pouvoir pendant la guerre) souvent décrite comme la pire. Un constat qu'Ahmet Kuyaş a objecté en se basant sur deux historiettes concernant le parti. Il n'y avait selon lui pas tant de contrastes que ça car, quand par exemple les membres du parti discutaient du droit

des femmes d'entrer au parc Gülhane, il existait certes une grande disparité d'opinion mais, à la fin de la discussion, aucun des membres n'avait pour autant quitté le parti. Même chose après les vives discussions portant sur l'utilisation de l'alphabet latin. L'historien a de plus rectifié que, contrairement aux idées reçues, l'Allemagne n'avait jamais été le premier choix de la Turquie comme allié. Quand l'heure s'est faite aux questions, la plus captivante d'entre elle portait sur l'utilisation du nom « Turquie » par les pays étrangers à la place de la dénomination « Empire Ottoman ». M. Kuyaş a expliqué qu'auparavant, l'Occident utilisait le mot « turc » pour désigner tout « musulman qui est de l'Empire Ottoman ». Les intervenants ont également partagé l'idée que la caricature satirique se nourrissait de la guerre. Si vous désirez en savoir plus sur la caricature durant la Première Guerre mondiale, nous vous conseillons le livre *Karikatürkiye* écrit par Turgut Çeviker avec l'aide de Murat Belge et d'Ahmet Kuyaş.

* Sirma Parman

L'Institut Goethe : promoteur de la coopération interculturelle germano-turque

Présents dans le monde entier depuis plus de 50 ans, les Instituts Goethe (ou « Goethe-Institut » en allemand) constituent un vaste réseau de centres culturels allemands ayant pour objectif la promotion de l'apprentissage de la langue allemande et l'élaboration d'échanges interculturels intensifiés. Nous sommes allés à la rencontre du directeur de l'Institut Goethe d'Istanbul, Christian Lüffe, pour en apprendre plus sur les actions de l'institut ainsi que sur les relations culturelles globales entre l'Allemagne et la Turquie. Ce spécialiste de littérature et de cinéma diplômé de l'université de Bochum se dit « chanceux » d'être en Turquie, un pays dont « l'Allemagne a beaucoup à apprendre ».

Un programme bien huilé

Il y en a trois dans toute la Turquie : à Istanbul, Ankara et Izmir. Chacun a ses pôles dominants, mais dans l'ensemble « nous sommes plutôt liés, nous avons une politique linguistique commune. Les programmes culturels sont relativement autonomes mais nous nous tenons informés les uns les autres », nous explique Christian Lüffe. Les activités de l'Institut Goethe sont très diverses. Le département des langues offre à chacun la possibilité de prendre des cours d'allemand, ils sont d'ailleurs près de 4400 étudiants à Istanbul. Ouverte à tout public, la bibliothèque constitue également un important pôle de l'institut, avec quelques 20 000 ouvrages « 50% germanophones, 50% relatifs à l'Allemagne traduits en turc », ainsi que de nombreux DVD et Blu-ray sous-titrés en turc. L'offre d'activité est conséquente : excursions organisées à Istanbul, clubs de lecture en langue allemande, workshops sur différentes thématiques relatives à l'Allemagne, projections de films allemands... Les projets d'ordre culturel à plus grande échelle ne manquent pas non plus : « Nous faisons aussi beaucoup de programmes à thématiques sociologiques. Par exemple, cette année, nous avons un grand projet sur le thème de l'urbanisme et sur les problèmes urbains à Istanbul, nous y travaillons avec beaucoup de partenaires artistiques, dans le domaine des films, de la musique, de la littérature, du théâtre, de la danse. ». A côté de ça, l'Institut Goethe supervise également les travaux d'artistes boursiers à la villa Tarabya [résidence d'été de l'ambassadeur de l'Allemagne] dans la préparation et la concrétisation de leurs projets. Les autres centres culturels européens du même acabit sont interconnectés à Istanbul. Christian Lüffe nous parle « d'un projet commun concernant les 100 ans de la Seconde Guerre Mondiale qui auront lieu à la fin du mois, en novembre ».



Une coopération culturelle au beau fixe Nous avons demandé à Christian Lüffe quels étaient les domaines privilégiés de l'échange culturel germano-turc. Il nous répond : « Je pense que le cinéma joue un rôle très important. Il y a beaucoup de coproduction germano-turque mais aussi quelques réalisateurs germano-turcs relativement connus, dont Fatih Akın. Il a produit un film-documentaire magnifique, *Crossing the Bridge*, à propos de la scène musicale à Istanbul. Ce film a beaucoup fait parler de lui en Allemagne, parce qu'il expose la culture contemporaine en Turquie et les gens, surtout les jeunes, y ont vu une image complètement différente de celle qu'ils avaient de la Turquie. » Il est particulièrement essentiel de sensibiliser la jeunesse à la culture de l'autre. Pour ce faire, des fondations privées comme la fondation Bosch financent des échanges scolaires entre écoliers turcs et allemands. Christian Lüffe estime « très important que les échanges culturels aient lieu et que l'émigration ait une place particulière. Et j'attends notamment de mes compatriotes qu'ils cherchent à en savoir plus sur leurs voisins turcs que ce qu'ils savent aujourd'hui. » En ce qui concerne l'évolution de ce partenariat culturel entre l'Allemagne et la Turquie, Christian Lüffe nous confie : « Je trouve qu'en ce moment, c'est particulièrement important d'encourager la démocratie autant que de faire de l'Allemagne un endroit encore plus tolérant. Il y a malheureusement beaucoup de représentations schématisées et carrées de la société en Allemagne, et certaines règles deviennent plus importantes que l'humain. L'Allemagne a beaucoup à apprendre de la Turquie, notamment cette simplicité dans la chaleur humaine, que je ressens ici au contact des gens. » Et quant à l'avenir des relations culturelles ? « Il y a encore beaucoup de défis à relever. La démocratie, même si elle peut apparaître sous formes très différentes, c'est le respect de l'autre. C'est pour moi la base fondamentale de chaque coopération. L'idéal démocratique doit aussi être valable dans les rapports entre les nations, dans le respect réciproque, dans le dialogue. » La culture agit donc comme un moteur de l'échange démocratique, et ce lien existant entre l'Allemagne et la Turquie doit être constamment préservé et amélioré.

Et quant à l'avenir des relations culturelles ? « Il y a encore beaucoup de défis à relever. La démocratie, même si elle peut apparaître sous formes très différentes, c'est le respect de l'autre. C'est pour moi la base fondamentale de chaque coopération. L'idéal démocratique doit aussi être valable dans les rapports entre les nations, dans le respect réciproque, dans le dialogue. » La culture agit donc comme un moteur de l'échange démocratique, et ce lien existant entre l'Allemagne et la Turquie doit être constamment préservé et amélioré.



Blam ! dynamite le Zorlu Center PSM



La salle de spectacle du Zorlu Center PSM recevait en ce début décembre l'ovni *Blam!*, une comédie atypique créée par Kristján Ingimarsson. Entre débauche d'énergie et gags hilarants, la pièce fait voler en éclat la routine monotone du travail en open-space.

19h26. 4 minutes avant le show. Les 717 sièges de la scène secondaire du Zorlu Center PSM finissent de se remplir alors que résonne l'air de *Little Green Bag* de George Baker, un morceau surtout célèbre chez nous pour sa présence dans la bande-son du film culte de Tarantino : *Reservoir Dogs*. Un choix de titre peut-être anecdoti-

que pour certains, mais déjà un sacré indicateur en soi voire une réelle profession de foi. Un bureau comme il en existe des dizaines de milliers, un boss aussi tatillon qu'antipathique, et surtout trois employés

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com

* Alexandre De Grauwe-Joignon

* Julie Delaporte



Elif Erol

Des goûts surprenants en Cappadoce

Avec ses cheminées de fées, ses églises rupestres et ses anciennes cités souterraines, la Cappadoce est l'une des régions les plus riches culturellement de Turquie, et elle attire donc un très grand nombre de touristes.

Grâce aux alternatives qu'elle propose, cette contrée est un paradis touristique. Cette perle, qui contribue au patrimoine de notre pays, brille de plus en plus chaque jour. L'une des raisons de ce rayonnement est due à la naissance de grands restaurants et hôtels. Cette région a été visitée par pas moins de 1 018 316 touristes au cours des cinq premiers mois de 2014. Afin d'observer ce nouveau marché fleurissant, j'ai été en Cappadoce pour tester ces nouvelles tables.

Dans un premier temps, je me suis rendu à "Sur Balik", un restaurant également installé à Arnavutköy, Cihangir, Balat Sarayburnu et Ankara (à Cankaya). Mais que les amateurs de saveurs différentes se rassurent, il existe également un autre restaurant que l'on m'a conseillé : *Indian Rosi* où, comme son nom l'indique, vous pourrez déguster des spécialités indiennes

Restaurant Sur Balik

L'emplacement de cet établissement est pour le moins surprenant. Il se situe en effet sur une berge du fleuve Kızılırmak, à Avanos. J'ai pu y goûter de multiples plats à base d'huile d'olive, des salades composées d'herbes d'Égée, des köfte de poisson (bar) et du loup de mer cuit au four.

Huit plats en une présentation

En entrée, des tomates séchées, des olives d'Edremit, une assiette d'herbes vertes et des noix. Les entrées les plus appréciées restent le pain focaccia et celui au maïs. S'il vous semble trop difficile de

trancher parmi les nombreux plats proposés, vous pourrez à ce stade du repas opter pour le "kaşık sunum". Les mets seront alors servis dans des cuillères



disposées sur une planche de bois. La présentation est faite de sorte à vous permettre de goûter aux huit types de compositions en une seule présentation.

Loup de mer cuit au four

Le poisson est servi avec des tomates, des piments californiens, de l'oignon et des champignons. Ces derniers sont placés dans un papier spécial pendant la cuisson, et celle-ci est faite de sorte à ne pas perdre une once de goût. Je vous conseille de rajouter du sel et du poivre noir. Si à "Sur Balik" vous voulez essayer une salade, je vous suggère la "Cano". J'ai appris que cette salade préparée avec des oignons et des tranches de tomates épluchées et reposées dans du vinaigre est très prisée des amateurs.

La deuxième table qu'il m'a été donné d'essayer en Cappadoce est l'unique restaurant indien des environs : le *Indian Rosi*. Ce restaurant se trouve à l'intérieur d'un hôtel appelé *Anatolian Houses*. Vous devez entrer par un tunnel de l'hôtel qui vous fait traverser la rue. Le restaurant se trouve à la sortie. Si vous appréciez les épices, vous ne pourrez qu'adorer les plats servis. Ne soyez pas non plus surpris de voir des indiens atablés autour de vous.

Bahçelievler Mah. Kızılırmak kenarı Asma Köprü yanı Avanos /Kapadokya
Tel: 384 5116695



Tav au sommet du secteur de la construction aéroportuaire

Forte de ses projets entrepris au Moyen-Orient et dans le Golfe, TAV Construction est désormais la plus grande compagnie au monde dans le secteur avec un chiffre d'affaires de 1,254 milliards de dollars. La valeur totale des contrats signés jusqu'à présent dépasse les 16,2 milliards de dollars.

Rapidement devenue l'un des leaders dans l'industrie de la construction aéroportuaire à la suite d'une croissance rapide rendue possible par ses projets en Turquie et dans la région, TAV Construction est maintenant la plus grande compagnie au monde dans le secteur. L'une des publications les plus respectables en la matière, *Engineering News Record (ENR)* a annoncé la liste des plus grosses compagnies au monde sur base des projets entrepris sur l'année 2014. TAV Construction domine la catégorie « Construction aéroportuaire » devant l'américain Bechtel et l'allemand Hochtief AG.



Le président du groupe TAV Sani Şener a pour l'occasion déclaré : « Devenue un acteur professionnel dans le secteur complexe et stimulant qu'est le design, la construction et le financement d'aéroports, TAV Construction est aujourd'hui une des compagnies de premier plan du secteur grâce à sa croissance rapide. Nous sommes heureux et fiers de représenter notre pays et d'être classé au premier rang de la liste ENR, en ligne avec notre objectif des dernières années. »

A la découverte de la cuisine ottomane chez Hünkar

Au cœur du quartier stambouliote huppé de Nişantaşı se niche l'un des fleurons de la cuisine ottomane. Une pléthore de mets tout droit arrivés d'Anatolie vous sera proposée dans un esprit alliant respect de la pure tradition et modernité dans les locaux agréables du restaurant Hünkar. Le chef à la tête de cette institution, Feridun Ügümü, a partagé avec nous, le temps d'une soirée, sa passion pour la cuisine turque, dans un esprit de générosité et un accueil chaleureux. La découverte gustative aura été totale, de saveur en saveur, d'histoire en histoire, de souvenir en souvenir.

Avis aux novices en matière de gastronomie anatolienne. Rares sont les cuisines aussi riches et variées que celle que l'on a découverte ce soir-là, une cuisine qui est inhérente aux traditions d'antan si chères aux Turcs. Les années passent mais ils continuent à se délecter de repas qui rappellent une ambiance conviviale et familiale. Les portions sont d'ailleurs souvent généreuses, et les estomacs souvent repus à la sortie. Nombreux sont les *lokanta* – des restaurants et buffets turcs – qui vous proposent de découvrir ou redécouvrir les plats locaux. Mais rares sont ceux qui vous procurent des sensations particulières dont vous garderez des souvenirs mémorables. Des souvenirs qui ne résident pas uniquement dans les délices que vous dégusterez au restaurant Hünkar. Il y a une sorte de magie en ces lieux. Des lieux qui semblent renfermer des secrets, ceux d'un éternel passionné de cuisine en quête d'inspiration et de mariage des saveurs venues d'ici et d'ailleurs. Le chef Ügümü, au delà du plaisir de nous faire découvrir sa cuisine, aura voyagé afin de se renouveler constamment dans son art. De la France au Japon, ses sensibilités sont multiples. Agréablement surpris qu'il est à chaque fois des découvertes qu'il peut faire et qu'il cherche à retranscrire dans sa cuisine tout en préservant l'authenticité de la cuisine ottomane. Le chef Feridun Ügümü représente la troisième génération d'une famille de restaurateur: son grand père a été cuisinier à Erzurum, son père a ouvert



« C'est une cuisine très riche car elle porte en son sein les influences des différentes cultures comme celle des Arméniens, des Grecs, des Syriens... », nous précise-t-il. Parmi les spécialités du restaurant il nous parle des *Yahni*, des plats de viande confits à l'oignon que l'on retrouve dans la cuisine ottomane, mais aussi des anciennes soupes dont celle du pied de mouton qui reste la plus réputée. A la question quel est le plat symbolique de la cuisine turque ? Sa réponse est le *Hünkar Beğendi* ou *Délice du Sultan*.

Le chef est un passionné de cuisine et, à travers ses plats, c'est sa propre histoire qu'il raconte. Une histoire plurielle, conjuguant traditions et inspirations multiples, qui parcourt des saveurs qui ne sont pas sans nous rappeler une cuisine résolument méditerranéenne. Les légumes dits du soleil sont rois dans cette cuisine indissociable de l'huile d'olive, mais les viandes ne sont pas en reste. À l'heure du repas nous commençons avec des *manti* (raviolis turcs) puis des *sarmas* (feuilles de chou noir farcies), viennent ensuite les *karniyarik* (des aubergines farcies à la viande) et le *hamsili pilav* (du riz aux anchois) suivi d'un plat composé : le fameux *Hünkar Beğendi* (des tendres et délicieux morceaux d'agneau sur un lit de purée d'aubergine). Côté dessert nous dégustons *aşure*, *helva* (semoule sucrée fourrée de crème) et *ayva tatlısı* (des coings confits), sans oublier bien sûr le café turc. Des soupes aux desserts fruités en passant par les plats composés, la liste est longue et a de quoi satisfaire tous les goûts.

* Mireille Sadège et Myriam Saqalli



le restaurant Hünkar dans les années 50 dans le quartier de Fatih à Istanbul. Feridun Ügümü s'est intéressé à la cuisine dès le collège et c'est ainsi qu'il a été formé par son père. En 1999, ils ont fermé le restaurant dans le quartier de Fatih pour ouvrir celui de Nişantaşı afin d'élargir leur clientèle. Mais le concept du restaurant reste identique : la cuisine traditionnelle turque ou encore ottomane.



Nouvelle Corsa, l'Opel générationnelle



Sa couleur *Peppermint* met l'eau à la bouche et éveille en nous l'envie d'un cocktail de Ricqlès frappé à la crème glacée. Ses formes arrondies et son petit gabarit de citadine pourraient nous faire croire à une voiture tout droit sortie d'un cartoon. On a cette sensation de l'avoir déjà vue quelque part, qu'elle a un petit air de famille... En effet, il s'agit de la toute nouvelle version de l'Opel Corsa.

Tout commence en 1982, le constructeur de Rüsselsheim mettait en scène, dans sa publicité, Jerry, à bord de l'Opel Corsa A de première génération, s'échappant aisément grâce à sa taille et son agilité des griffes de Tom.

32 ans après, c'est toujours le même scénario. À cette différence près que l'Opel Corsa porte la lettre E. Alors, pourquoi "E" ? Je vous rassure, ce n'est ni la note qu'elle a obtenu, ni même une voiture électrique. Il s'agit tout simplement de la suite logique de l'alphabet qui symbolise la cinquième génération de la Corsa.

Opel Corsa, Tom & Jerry : on a grandi avec

Quand on regarde la Corsa A, on visualise les dessins animés d'époque de Tom et Jerry produits par Chuck Jones. Des bruitages à l'ancienne mais authentiques, quelle nostalgie, on en faisait de belles choses à l'époque, quand même ! La Corsa C de 2000, quant à elle, symbolise l'ère des Tom et Jerry réalisés par Hanna-Barbera. On aime bien, ça nous rappelle l'enfance, on a grandi avec ! Enfin, la Corsa E serait la dernière génération de Tom et Jerry remodelés par Warner Bros, avec un dessin et des traits nettement plus sophistiqués.

Malgré les générations, la Corsa est le modèle le plus populaire du constructeur au *Blitz* avec plus de 12 millions d'exemplaires vendus dans toute l'Europe, ce qui fait d'elle une véritable icône. Tandis que l'on embarque dans sa version la plus

contemporaine, l'on constate que l'esprit de la Corsa est toujours là. En effet, l'Opel Corsa se faufile telle une petite souris dans la ville. Elle se gare aisément dans les plus petits trous grâce à l'aide au stationnement avancée, qui gare la voiture automatiquement sans toucher le volant. A l'intérieur, l'élégant tableau de bord propose un rappel digital de la vitesse en complément de l'affichage analogique. De plus, l'ordinateur de bord, tactile, affiche de façon ergonomique le rappel de la vitesse maximale autorisée sur la route où vous vous trouvez grâce à la caméra frontale *Opel Eye*, qui reconnaît les panneaux de limitation de vitesse. Une fonction des plus utiles qui évite de risquer gros au jeu du chat et de la souris.

Son coffre est digne des plus grands dessins animés. Non seulement, il contient un double fond, permettant de stocker foison de provisions, mais il dissimule deux trappes latérales : l'une contient un kit de secours en cas de petits bobos et dans l'autre, se trouve un kit anti crevaisson puis un compresseur pour regonfler les pneus. Avec ces gadgets, la Corsa devient infatigable et pour la concurrence, ça se corse.



Petit mais costaud

Lorsqu'elle se trouve sur autoroute, l'on assiste au même spectacle des éternelles poursuites de Tom et Jerry. Difficile à rattraper, l'Opel Corsa s'enhardit sur les *Deutsche Autobahn*, allant jusqu'à infliger quelques humiliations aux autres BMW et Audi. Et pour cause, la Corsa porte bien son nom, de l'italien qui signifie course. Cette citadine sobre mais non moins dynamique, aux allures de familiale recèle bien des tours sous son capot. Avec son moteur 1 litre turbo de 115 chevaux, ceci fait évoluer les aptitudes de Jerry, lui conférant les performances de Speedy Gonzales.

* Daniel Latif

Visite des 7A de l'école primaire NDS à la rédaction d'Aujourd'hui la Turquie

Le vendredi 19 décembre dernier, la rédaction d'*Aujourd'hui la Turquie* a eu le grand plaisir de recevoir 16 élèves de la classe 7A de l'école primaire Neslin Değişen Sesi (NDS), en compagnie de leurs professeurs de français Romain Cavet et Marion Addo. La visite de ces journalistes en herbe, qui participent tous à la rédaction de *Oh là là !*, le journal de leur école, leur aura permis de découvrir le fonctionnement d'une rédaction et de poser leurs questions à des professionnels.



Ertuğrul Ünlü

Lycée Français Saint Benoît
Professeur d'éducation physique
ertugrulunlusu@gmail.com

Nous, sportifs, concentrons souvent nos conversations avec nos amis sur le sport. Et son lien avec la vie. Est-ce que nos vies se déroulent comme dans un marathon ? Ou passent-elles rapidement comme dans un sprint sur 100 mètres ? La réponse est simple. Cela dépend des personnes. Certains d'entre nous vivent trop vite. Pour d'autres, la vie est un long fleuve tranquille. Bien sûr, le travail tient une place déterminante afin de définir la dynamique de nos vies. Mais cela dépend aussi de notre propre vision du travail.

Certains prennent leurs travaux très au sérieux. Ils pensent à toutes les éventualités, prévoient tout à l'avance et empruntent les voies appropriées afin d'atteindre les résultats escomptés. D'autres vivent au jour le jour. Je pense alors que la vie des premiers ressemble à un 100 mètres. Ils sont toujours stressés. Ils essaient d'anticiper tous les dangers auxquels ils peuvent être confrontés. Ils ne peuvent jamais se sentir complètement à l'aise. Ils ne peuvent s'empêcher de se préparer psychologiquement au lendemain alors même qu'ils sont assis sur leurs sièges, une fois leurs travaux finis. Leurs vies commencent et s'achèvent comme dans un 100 mètres, à toute vitesse. Les autres, ceux qui vivent les choses plus spontanément, adoptent une attitude plus judicieuse à mon sens. Lorsqu'un travail à faire se présente à eux, ils se motivent et se disent « allez, on y va ». Puis la répartition du travail s'ensuit, l'organisation se fait naturellement. Chacun retourne alors à ses domaines de compétence. Quand un problème survient, ils travaillent à le résoudre en temps voulu et poursuivent leur chemin. Ils sont toujours à l'aise. Ils prennent la décision instantanément, puis ils l'appliquent. Finalement, ils ne se fatiguent

Marathon eurasiatique

pas facilement. Et ils ne paniquent jamais. Ils commencent à travailler plus tard dans la journée alors que les premiers dont je parlais travaillent nuit et jour. Comme je l'ai déjà écrit, ils se sentent bien car ils peuvent compter sur la division du travail et une organisation efficace des choses. Ce type de personnes s'inscrit dans le groupe des marathoniens, même si le marathon est un sport fatiguant. Tous leurs travaux se déroulent tranquillement et sans stress. Ils réussissent, en général.



C'est à ça que je pensais quand la 36^{ème} édition du Marathon eurasiatique s'est tenue à Istanbul en novembre dernier. J'imaginai, 2500 ans auparavant, l'athlète de Grèce antique qui courait vers Athènes avec des foulées régulières et apportait l'heureuse nouvelle de la victoire contre les Perses. Chose intéressante. Les Jeux olympiques, antiques et modernes, existent depuis 2500 ans. Mais de nos jours, le seul sport dont on a préservé le format originel est le marathon. Depuis l'ère mythologique, la distance parcourue par les marathoniens est mesurée. Elle a dès lors été chiffrée à 42,195 kilomètres. Maintenant, je voudrais vous retourner la question du départ. Comment voyez-vous la vie ? Un sprint sur 100 mètres ou bien un marathon ? Où vous situez-vous ? La réponse est en vous. N'est-ce pas clair ? La décision vous appartient.

Istanbul : ébauche d'impressions

Je crois qu'il est très compliqué de saisir Istanbul dans sa totalité. En fait, je crois qu'il est assez difficile de bien la cerner, de la saisir, de la comprendre. Istanbul vous renverse, vous charme et vous déteste telle une Muse dotée d'un poison qui vous illumine et vous berce avant de vous blesser.

Si je devais définir l'ancienne Constantinople, je la dirais grise mais d'un gris enivrant, d'un gris puissant, d'un gris clair, d'un gris qui s'apparente à la vie. En son sein, des missiles de soleil qui volent en éclats d'azur. Le ciel danse en harmonie, je vois du bleu, du gris, du vert et de l'ocre. Cette couleur étrange qui prend forme au dessus du Bosphore m'invite aux pensées, c'est ainsi que je me perds dans l'écume des vagues prises au piège des flots. Dans leurs sillons s'égarent les mouettes virevoltant de gauche à droite, en ligne de fuite, la mer, la mer et l'horizon, la mer.

Je pose les pieds sur terre et le trafic incessant des taxis, des dolmuş et des particuliers vient me rendre homme vivant.



C'est précisément cette abstraite sensation qui vient envahir mes sens et mes émotions quand, dans ma cadence démesurée, je tente par mille possibilités de me greffer un chemin au milieu des passants d'Istiklal. Des parfums puis des épices. Des mendiants puis des musiciens. Des amis, des anciens. Au milieu de ce tourbillon s'évade toute mélancolie. Istanbul me propulse en chute libre, m'amenant avec elle entre insouciance et conscience, elle est le mouvement même de l'espace en devenir, de mon espace, de ma vie.

* Maxime Tettoni

Sainte-Sophie, palimpseste des religions ?

La sacralité du lieu est dans le nom même. *Sophia* en latin, mot lui-même hérité de l'ancien grec, et qui signifie "sagesse", a été choisi pour nommer cette église érigée il y a 1500 ans en l'honneur de la sagesse divine incarnée par Jésus-Christ. Pourtant depuis 1935 aucun office religieux n'a été donné à l'intérieur de l'édifice, Mustafa Kemal ayant choisi de la transformer en musée. La sécularisation de ce monument incontournable du quartier historique de Sultanahmet n'est pas sans susciter de vives réactions. Si en s'agenouillant lors de sa venue en 1969 le pape Paul IV avait questionné la religiosité de la basilique, depuis une vingtaine d'années la mobilisation vient davantage du camp musulman. Récemment, le député et vice-président de la commission des pétitions Halil Urün a annoncé l'ouverture de discussions sur le statut de Sainte-Sophie. En outre, on parle de plus en plus de l'éventualité d'une reconversion en mosquée, rappelant un article de loi selon lequel les lieux de culte ne peuvent être utilisés à d'autres fins que leur fonction première.

Au cœur du débat, *Aujourd'hui la Turquie* retrace l'histoire de ce lieu hautement symbolique.

La basilique Sainte-Sophie, perle de la civilisation byzantine

La première pierre de Sainte-Sophie est posée sous l'Empire byzantin. En 324 après J.C., Constantin décide de déplacer la capitale de son empire de Rome à Byzance, ville en pleine expansion qui sera rebaptisée Constantinople en l'honneur de l'empereur après sa mort. Son fils Constantin II ouvre les travaux et inaugure la basilique Sainte-Sophie en 360. Le bâtiment est cependant détruit à deux reprises, et c'est l'empereur Justinien qui relève le défi de sa reconstruction en 532 : l'édifice adopte sa forme définitive en 562, recouvrant alors son statut de perle architecturale byzantine.

L'intérieur comme l'extérieur se voient enrichis au fil de siècles. Au VIIe siècle, les débats de représentation qui agitent l'Église chrétienne conduisent les iconoclastes à faire effacer tous les visages peints à l'intérieur de l'église pour les remplacer par des formes géométriques, principalement des croix. Les murs de la façade ouest portent encore les stigmates de ces querelles esthétiques.

Avec son dôme de 32 mètres de diamètre longtemps resté unique au monde, Sainte-Sophie est avant tout un lieu de culte. Elle joue cependant également un rôle politique en tant qu'église patriarcale des Chrétiens d'Orient. Symbole de la grandeur de l'Empire byzantin, c'est en son sein que Rome décide en 1452 de sceller l'union des Églises. Cette décision politique prise en temps de crise dans l'espoir de souder le camp chrétien

ne réussira cependant pas à empêcher la prise de Constantinople, sonnante elle-même le glas de l'Empire.

Sainte-Sophie prise par les Ottomans : un trophée de guerre ?

Le 29 mai 1453, le sultan Mehmet alors âgé de 24 ans s'empare de la ville. Outre moult pillages, touché par la grâce de Sainte-Sophie il décide non pas de sa destruction mais de sa conversion en mosquée. En faisant de ce véritable trophée guerrier un lieu de culte musulman Mehmet le Conquérant proclame la supériorité de l'Empire Ottoman sur l'Empire chrétien déchu. D'autres conversions suivront, notamment celle de l'église des Saints-Serge-et-Bacchus rebaptisée « Petite Sainte-Sophie », ou encore celle de l'église Saint-Sauveur-in-Chora. En 1458, Constantinople devient capitale ottomane, et par la même occasion un épiscopat politique et culturel du monde musulman.



En 1529 Soliman le Magnifique rapporte deux chandeliers de Budapest qui trônent encore aujourd'hui près du minbar. C'est à cette époque que Mimar Sinan, architecte du sultan, d'une part entreprend les premières rénovations de l'édifice, d'autre part propose aux mosquées dont il dirige les travaux une nouvelle forme s'inspirant de la silhouette de Sainte-Sophie. La mosquée de Soliman à Istanbul en est l'une des plus éloquentes illustrations. Au début du XVIIe siècle, Mehmed Aga, disciple de Mimar Sinan, dessine les plans de ce qui deviendra la mosquée de Sultan Ahmet, souvent appelée « mosquée bleue », faisant face à Sainte-Sophie. Deux siècles plus tard, le dernier sultan ottoman Abdülmecid II lance une nouvelle phase de rénovations du bâtiment sous les ordres des deux frères architectes italiens Gaspare et Giuseppe Fossati.

En un mot, sans obtenir de statut politique officiel, Sainte-Sophie complétée de minarets et de plateaux calligraphiés est devenue un lieu cher aux Ottomans.

Sainte-Sophie transformée en musée : un statut controversé

Or en 1923 quand Mustafa Kemal proclame la République de Turquie, la place de cet héritage historique, ottoman et plus spécifiquement musulman, devient politique. Une question se pose alors : que faire d'un lieu hautement symbolique mais religieux dans une République laïque ? Une solution est alors envisagée par Atatürk, et adoptée par le Conseil des Ministres en 1931 : Sainte-Sophie deviendra un musée.



Depuis soixante-dix ans, plus d'office religieux donc, ni chant du muezzin ni cantiques, mais le lieu est ouvert au public. Sainte-Sophie est devenue un des hauts lieux touristiques stambouliotes, remportant même en juillet dernier le titre de meilleur musée de Turquie. La fréquentation connaît ces dernières années une forte augmentation : elle est passée de 1,8 millions en 2005 à 3,2 millions de visiteurs en 2011. Une visite en audio guide permet de suivre les évolutions tant architecturales que religieuses et politiques subies par cet édifice si convoité.

Si cette « muséalisation » permet donc une grande accessibilité du public à ce morceau d'histoire, depuis une vingtaine d'années des manifestations ont lieu régulièrement pour réclamer la réouverture d'un espace de prière. Le vice-Premier ministre et le porte-parole du Gouvernement, M. Bülent Arinç a fait mention de cette éventualité en décrivant Sainte-Sophie comme « triste », mais souhaitant « la voir bientôt sourire de nouveau ».



Désormais institution publique régie par le ministère de la Culture et du Tourisme, les débats mettant en cause son caractère séculier trahissent un profond questionnement sur la place du religieux dans la sphère publique. Aya Sofya, autrefois monument de la chrétienté, puis source de fierté sous l'ère ottomane, et enfin figure marquante de la politique de sécularisation d'une République naissante, incarne une histoire qui, telle un palimpseste, n'a cessé d'être réécrite. La controverse actuelle sur un éventuel changement de statut nous rappelle que l'identité de Sainte-Sophie, au-delà de sa valeur patrimoniale, a toujours constitué un enjeu tant symbolique que politique.

* Solène Jimenez



Borusan Contemporary vogue sur le Bosphore

Après une exposition consacrée à la Terre, c'est désormais de l'Eau que s'inspire l'exposition que vous propose, depuis le 29 novembre dernier, la galerie Borusan Contemporary.

Certaines expositions d'art contemporain étonnent, surprennent, passionnent ou déçoivent. Mais il est rare de se laisser bercer par la magnificence des lieux pour mieux apprécier les œuvres exposées dans une impressionnante harmonie. Comme si l'on avait choisi le thème exprès, pour mettre en avant ce statut unique d'une structure que l'on pourrait considérer comme un patrimoine du Bosphore. C'est un bâtiment qui attire les regards que l'on longe la rive européenne à pied ou en bateau tant son originalité et sa beauté intriguent. Mais ceux qui ont eu la chance d'y pénétrer comprennent qu'il y a de la magie derrière ces murs. Quel que soit l'étage dans lequel vous vous trouvez, car le bâtiment surprend également par sa hauteur, vous bénéficiez d'une vue imprenable sur le Bosphore et sur le pont dont vous n'entendez plus les brouhahas intempestifs. Ici, le calme et la sérénité règnent, il n'y a plus que vous, Istanbul, la mer, et l'immensité.



Ce sont justement des thèmes que reprend cette exposition inédite au Borusan Contemporary. Des installations audiovisuelles contemporaines, des vidéos, des photographies, des tableaux, différentes œuvres se complètent pour représenter l'eau. Un point de départ qui prend sa source dans les lieux : le Bosphore. En



effet, nombreuses sont les œuvres qui érigent le détroit stambouliote en exemple, dont celle de Cevdet Erek qui met en relief le contraste entre le tumulte du quotidien et la paix qui transparaît sur les eaux d'Istanbul. Puis, on s'éloigne d'Istanbul pour découvrir la conception des eaux turques qu'ont découvert des artistes internationaux comme Massimo Vitali qui la transcrit dans son *Butterfly Valley, Turkey*. Au fil de l'exposition, nous prenons rapidement conscience que les œuvres se distinguent souvent entre elles, chacune tentant de définir l'eau à sa manière. Car l'eau, c'est aussi une industrie, l'industrie navale qui fait fleurir des bateaux que l'eau peut réduire à néant au gré de son envie, comme le révèle le travail d'Edward Burtynsky. L'eau crée également des lieux où les sociétés se réunissent parfois, ou cherchent au contraire un ailleurs à travers les photographies saisissantes de vérité d'Ellen Kooi. Car les étendues d'eau permettent aussi de vous isoler au milieu de nulle part, et deviennent vos seules amies dans la solitude d'une île déserte. L'eau est dans tous ses états au Borusan, elle parcourt le monde, nourrit les océans, les déchaine, tombe en pluies et change de visage d'un pays à l'autre. On découvre par exemple les mers japonaise de Michael Kerra dans un pays où cet élément de matière s'inscrit dans une symbolique très forte. *Between Earth and Sky* de Thomas Glassford, que l'on ne découvre qu'une fois arrivé tout en haut, apporte une vue d'ensemble sur les idées que propose cette exposition. Car l'eau, finalement, c'est la vie, contre vents et marées.

* M. S.

Ayşegül Sarıca : l'expression de la passion d'une vie

L'illustre pianiste turque Ayşegül Sarıca et professeure de musique, nous a prouvé, le 15 décembre 2014, que les doigts d'un pianiste préservent leur agilité, passant outre les marques du temps.

Ce lundi soir, nous assistions à un récital de piano d'Ayşegül Sarıca qu'elle donnait dans la magnifique salle de l'opéra *Süreyya*. Le répertoire proposé était dense, valsant de Bach à Schumann en passant par Schubert. Un point d'honneur était donc mis sur les classiques que chacun peut apprécier à ses manières, des incontournables, intemporels. Il est 20 heures. Les lumières s'éclipsent sur une salle comble venue applaudir cette femme très appréciée ici. Elle surgit, seule sur scène, face à son piano, et nous impressionne par sa prestance, son élégance et sa bonhomie. Nous avons le sentiment d'être accueilli chez elle, comme si elle nous invitait à partager son propre univers.



Si la Fantaisie chromatique de Bach est d'emblée interprétée énergiquement, elle s'inscrit dans l'esprit de rigueur du compositeur qui n'est pas sans nous rappeler des séries de gammes. Nous le savons, Bach divise : certains adorent, d'autres supportent. Mais Ayşegül Sarıca ne nous présentait là qu'un avant goût, pour enfin laisser libre cours à son talent sur les *Moments musicaux* de Schubert, puis sur les *Études Symphoniques Op.13* de Schumann. Mais ce qui surprend surtout, c'est l'atmosphère que parvient à insuffler Mme Sarıca dans son interprétation, qui force le respect et l'admiration. Toute la salle était admirative de la vivacité et la légèreté qui caractérisent le style musical de l'artiste. Elle parvient à redonner finalement une nouvelle jeunesse à ces classiques, une certaine fraîcheur, qui nous permet de les apprécier d'autant plus. Un sans faute. A la fin très émue par les salves d'applaudissements appuyés qui ont salué chaque fin de ses morceaux, elle est repartie non pas pour un mais deux rappels. L'auditoire est sorti de la salle, le sourire béat, convaincu qu'il venait d'assister à l'expression même de la passion d'une vie.

* Myriam Saqalli

Agenda culturel du mois de janvier

Des super-enfants volants au TIM Show Center

C'est un spectacle acrobatique exceptionnel que vous propose le TIM Show Center ce mois-ci. Du 23 au 28 Janvier, ils accueilleront les « Flying Superkids » qui vous ouvriront les portes d'un monde en-

chanté. Connu dans le monde entier, dans un style unique qui lui est propre, ce spectacle s'est déjà produit à deux reprises au TIM Show Center auparavant. Six dates sont alors au programme afin de voler dans ce monde magique et enfantin.



Istanbul se fait Bohème

L'un des opéras les plus populaires du monde s'installera au Zorlu Center PSM du 18 au 24 janvier prochain. En effet, les stambouliotes auront l'occasion de découvrir, ou de redécouvrir, La Bohème, le célèbre opéra que l'on doit au compositeur italien Giacomo Puccini.



22/01
2015
19.30

TOMOHIRO HATTA

Récital de piano
Piano restant

J.S. Bach
F. Busoni
Tocatta BWV 564

A. Keil
Marmaret
Guitare
Pays des fleurs
Papillon
Regret
Chant Martin
Mansons du Nord
Bohème

F. Chopin
Scherzo No.2 op.35
Scherzo No.2 op.31

Concours International de Piano Istanbul Orchestra'Sion

2^{ème} édition
16-22 novembre 2015

Le **Concours International de Piano - Istanbul - Orchestra'Sion** a pour objectif de promouvoir des musiciens professionnels de niveau international, sélectionnés aux quatre coins du monde. Cette mission est animée par l'envie de donner à ces artistes un lieu d'épanouissement musical et de leur permettre un échange humain autant qu'artistique avec le public et le jury composé d'éminents concertistes internationaux.

Présidé en 2015 par le pianiste et chef d'orchestre de renommée mondiale **Vahan Mardirossian**, ce concours a pour intention de devenir au fil des éditions un événement musical majeur en Turquie, en région méditerranéenne et par delà le monde.

Le premier prix recevra 10.000 Dollars et se verra proposer une offre de plusieurs concerts dont un concert et un enregistrement professionnel au Théâtre Saint Bonnet de Bourges en France.

Tous les prix seront remis à l'occasion d'une soirée de gala clôturant la finale du concours. Le **Concours International de Piano - Istanbul - Orchestra'Sion** est membre de la prestigieuse Fondation Alink-Argerich depuis 2013.

Pour toutes informations, consultez notre site : pianocompetitionos.nds.k12.tr



Lycée Français Notre Dame de Sion
Cumhuriyet Cad. 127 Harbiye 34373 Istanbul Turquie
Tel (+90) (212) 219 16 97